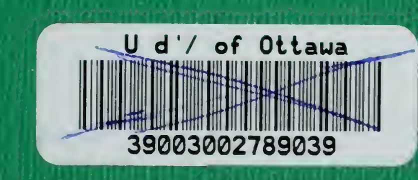

U d'/ of Ottawa
39003002789039



ANACRÉON

ET LES

POÈMES ANACRÉONTIQUES

TIRAGE

20 exemplaires sur Papier des Manufactures impériales du Japon (nos 1 à 20).

30 exemplaires sur Papier Whatman (nos 21 à 50).

925 exemplaires sur Papier de Rives, à la forme (nos 51 à 975).

*N*o 

ANACRÉON

ET LES

POÈMES ANACRÉONTIQUES

TEXTE GREC

AVEC LES TRADUCTIONS ET IMITATIONS
DES POÈTES DU XVIe SIÈCLE

PAR

A. DELBOULLE



HAVRE

LEMALE ET Cie, IMPRIMEURS ÉDITEURS

M DCCC XCI



ANACRÉON

ET LES

POÈMES ANACRÉONTIQUES

Anacréon naquit à Téos, dans l'Ionie, vers 560. Les habitants de cette ville s'étant expatriés pour fonder sur la côte thrace la colonie d'Abdère, il est probable qu'il les suivit; mais soit que ce nouveau séjour n'eût pour lui aucun attrait, soit plutôt que le tyran Polycrate qui recherchait les artistes et les poètes l'eût appelé à sa cour, il se rendit à Samos où il passa la partie la plus active et la plus brillante de sa vie. Il fut l'âme et la joie de ces banquets d'où s'exilait la gêne, et avec les fêtes et festins de son hôte royal, il chanta dans des vers gracieux la beauté des éphèbes et des jeunes filles « les dons des Muses et ceux d'Aphrodite, et le délicat Eros aux couronnes verdoyantes et fleuries, le

*

maître des dieux, le dompteur des hommes ». Quoique ce dieu, « comme un bûcheron l'eût frappé une fois de sa grande hache, » Anacréon ne mourut pas, comme Sapho, de sa blessure : il guérit vite, car il était chose légère et volait sans doute à tous objets, comme plus tard notre La Fontaine. Il ne trouva point que la femme fût plus amère que la mort ; c'est pourquoi sa poésie fut presque toujours aimable et souriante. Une raillerie, un trait piquant le consolaient de la trahison d'une maîtresse, ainsi qu'on peut le voir par cette épigramme dirigée contre un certain Artémon, son rival heureux auprès d'Eurypyle :

« La blonde Eurypyle n'est pas indifférente à l'illustre Artémon.

Jadis il avait la tête sanglée dans un capuchon grossier, avec des boucles d'oreilles en bois et, sur les épaules une simple peau de bœuf,

Sale enveloppe d'un bouclier de rebut : c'était le misérable Artémon, compagnon des marchandes de pain, ami des prostituées, vivant d'expédients,

Maintes fois lié au poteau, maintes fois mis sur la roue, le dos rayé de coups de fouet, sans cheveux ni barbe ;

Aujourd'hui, le fils de Kyké monte sur un char, met à ses oreilles des anneaux d'or, et porte une ombrelle d'ivoire, comme une femme. »

Plus d'une fois l'abeille se souvint qu'elle avait un aiguillon, mais elle préféra voltiger innocemment de fleur en fleur, et amasser ce miel doux et fluide

dont nous goûtons encore le parfum, dans une pièce comme celle-ci, par exemple, adressée à une jeune fille un peu fière :

« Cavale de Thrace, pourquoi ces regards obliques et cette fuite rapide ? Me prends-tu pour un cavalier malhabile ?

Sache-le donc ; je puis te brider à merveille, et les rênes en mains, te faire tourner au bout du stade.

Tu pais dans les prairies ; légère et bondissante, tu t'ébats librement : c'est que tu n'as pas encore trouvé un cavalier capable de te dompter » (1).

Lorsque Polycrate eut été tué à Samos, Anacréon quitta cette ville, et l'on raconte qu'une galère à cinquante rameurs, envoyée par Hipparque, l'amena triomphalement à Athènes. C'est là, sans doute, dans une petite maison voisine de quelque source limpide bordée de myrtes et d'oliviers, où il déjeunait « d'un mince gâteau de miel et d'un flacon de vin », où sur sa pectis charmante « il disait une chanson en l'honneur de son amie, une tendre et délicate enfant », qu'il finit sa vie qui fut longue, à moins pourtant que pris du regret de sa première patrie, il n'eût voulu mourir à Téos, où une épigramme attribuée à Simonide place son tombeau.

Il ne nous reste d'Anacréon que des fragments,

---

(1) Nous donnons la traduction de M. M. Croiset, dont la belle Histoire de la littérature grecque *(Thorin, 1890) nous a été très utile.*

poussière de marbre brisé, *cent quatre-vingts environ : nous avons donné la traduction des plus longs, de ceux qui offrent un sens complet et déterminé. Les autres très courts semblent presque tous provenir de chansons d'amour et de chansons de table. Mais le poète avait fait école : il eut de nombreux imitateurs, et si habiles, qu'un recueil de poèmes dits* anacréontiques, *conservé dans l'Anthologie de Constantin Céphalas (XIe siècle), découvert par Henri Estienne en 1554, et publié par lui, fut regardé comme l'œuvre d'Anacréon lui-même. Il y eut bien, même à cette époque, quelques défiances, mais elles s'évanouirent devant l'admiration universelle. La critique moderne plus pénétrante a prouvé que ces pièces étaient des pastiches composés par des poètes alexandrins et byzantins : ce n'est pas en effet au VIe siècle avant l'ère chrétienne qu'on trouve chez les Grecs cette gentillesse maniérée, ces élégances un peu précieuses, cette versification monotone qui trahissent l'origine de ces poèmes; ce sont eux pourtant qui ont fait chez nous la gloire d'Anacréon, et, de nos jours même, a dit Egger, on a vu de bons esprits, comme Ambroise-Firmin Didot, soutenir leur authenticité. En 1832 ce faux Anacréon inspirait encore à Victor Hugo cette petite pièce de vers charmante :*

Anacréon, poète aux ondes érotiques
Qui filtres du sommet des sagesses antiques,
Et qu'on trouve à mi-côte alors qu'on y gravit,
Clair, à l'ombre, épandu sur l'herbe qui revit,

Tu me plais, doux poète au flot calme et limpide!
Quand le sentier qui monte aux cimes est rapide,
Bien souvent, fatigués du soleil, nous aimons
Boire au petit ruisseau tamisé par les monts!

« *La lie même de la littérature des Grecs, dans sa vieillesse, offre un résidu délicat.* » *Ce mot si fin de Joubert est applicable aux petits poèmes qui nous occupent. Quoi qu'en aient pu dire les érudits, il faut reconnaître qu'il y en a de charmants, quelques-uns tout à fait délicieux, comme l'*Amour mouillé, la Colombe, la Cigale, A quel signe on distingue les amoureux, *et une vingtaine d'autres qu'Anacréon peut-être n'aurait pas désavoués, qu'il aurait certainement accueillis avec un sourire indulgent.* « *C'est, dirons-nous avec M. M. Croiset, une reproduction assez libre et un peu grossière parfois de l'original, mais non pas plus inexacte en somme que tant de statues ou de peintures inspirées par une œuvre illustre, et qui, lorsque le modèle est perdu, peuvent aider l'imagination à s'en faire encore quelque idée.* » *Il n'est donc pas étonnant que le Recueil de Henri Estienne ait fait la joie des poètes du XVIe siècle, épris des sagesses aussi bien que des folies antiques, amoureux surtout de l'art grec, et que la grâce légère et mignarde, le style limpide de ces petites pièces les aient ramenés à traiter des motifs plus riants et moins* pindariques, *mieux appropriés à leurs forces et plus conformes au goût de la nation. On ne se contenta point de les imiter, on les traduisit toutes*

comme Remi Belleau en 1556. Ronsard qui trouvait son ami « trop sec biberon pour un tourneur d'Anacréon », se mit de la partie, et Baïf, Olivier de Magny, Jean Doublet, le vieux Melin de Sainct-Gelays entrèrent successivement dans la lice. Ce fut un gentil tournoi poétique : le Vendômois, sous les regards des Muses, y remporta le prix de son art, ce qui ne veut pas dire que ses rivaux en soient sortis sans honneur. Cette langue du XVIe siècle qui n'était pas encore « une demoiselle tout d'une venue, serrée dans son corset, parlant toujours du même ton, mais qui tantôt riait, tantôt pleurait sur tous ses petits chagrins, disant tout ce qui lui passait par la tête », était d'ailleurs admirablement propre à traduire l'enjouement, les gentillesses de ces chansons, à reproduire le charme, et, comme le dit M. J. Lemaitre, « la grâce inexprimable » de ces odelettes. Elle prenait pourtant avec le texte de grandes libertés, chantait, au lieu du siège de Thèbes, la prise de Thionville, remplaçait le nom de Bathylle par celui de Cassandre, transformait la sandale grecque en l'élégant patin des dames parisiennes, nous montrait familièrement l'Amour enfant avec sa chemise mouillée, trempé jusqu'aux os, et c'était un charme de plus, un je ne sais quoi qui donnait à ces odelettes un piquant à-propos, et comme une autre fleur de jeunesse. Depuis le XVIe siècle, elles ont eu des traducteurs plus exacts; mais sauf La Fontaine, dont l'Amour mouillé *peut rivaliser avec celui de Ron-*

sard, aucun d'eux ne saurait être mis en comparaison avec ceux du temps passé :

Ils sont venus trop tard dans un monde trop vieux.

Quoique nous nous soyons abstenu d'une manière presque absolue de donner des traductions ou imitations modernes, il a été fait exception en faveur de Leconte de Lisle, dont cinq ou six pièces anacréontiques figurent dans cette anthologie : nous sommes sûrs que les lecteurs qui aiment à faire des comparaisons, ne s'en plaindront point. Il était bon aussi de montrer avec quelle élégance Henri Estienne avait traduit en latin, dans le même mètre, eodem carmine, *quelques-unes des odes de son Recueil; c'est pourquoi nous en avons transcrit deux ou trois, et nous avons fait de même pour Helias Andreas. Comme ce livre est destiné plutôt à des lettrés qu'à des érudits, nous avons tenu à leur donner un texte excellent, celui de Bergk, édit. 1882. Quelques notes, que nous n'avons pas voulu prodiguer, les avertiront des principales corrections apportées par la critique moderne au texte de H. Estienne.*

A. DELBOULLE.

Grandcourt, 19 juin 1891.



ΕΙΣ ΚΙΘΑΡΑΝ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ. (Bergk, 23.)

Θέλω λέγειν Ἀτρείδας,
θέλω δὲ Κάδμον ᾄδειν·
ἁ βάρβιτος δὲ χορδαῖς
ἔρωτα μοῦνον ἠχεῖ.
ἤμειψα νεῦρα πρώην
καὶ τὴν λύρην ἅπασαν,
κἀγὼ μὲν ᾖδον ἄθλους
Ἡρακλέους· λύρη δέ
ἔρωτας ἀντεφώνει.
χαίροιτε λοιπὸν ἡμῖν
ἥρωες· ἡ λύρη γάρ
μόνους ἔρωτας ᾄδει.

V. 9. — « Pour bien entendre ce passage, dit très justement Mme Dacier, il faut se représenter Anacréon qui chante et qui accompagne de son lut, et que le lut au lieu de suivre sa voix, ne chante que l'Amour. C'est là la force du verbe grec ἀντεφωνεῖν, comme si l'on disoit *contrechanter*. Nous n'avons point de mot dans notre langue pour exprimer cela, car *répondre* donne en quelque façon une autre idée. » — Le verbe *contresonner* employé par Belleau rend fort bien le verbe grec.

QUE SA LYRE NE VEUT CHANTER QUE D'AMOURS

Volontiers je chanterois
Les ſaits guerriers de nos rois,
Mais ma lyre ne ſ'accorde
Qu'à mignarder une corde
Pour l'Amour tant ſeulement.
En eſſay dernierement
Je changé cordes & lyre,
Et ja commençois à dire
D'un haut ſtile la grandeur
D'Hercule, et de ſon labeur :
Mais touſjours elle fredonne
L'amour qu'elle contreſonne,
Comme celle qui touſjours
Ne veut chanter que d'Amours.
Adieu Mars, adieu ton ire,
Puisque mon lut ne veut dire
Que les Amours deſormais,
Adieu Princes pour jamais.

(Remi Belleau, t. I, 14, *édit.* Gouverneur.)

~~~

MÊME SUJET

Nagueres chanter je voulois
Comme Francus au bord gaulois
~~~

Avec ſa troupe vint deſcendre ;
Mais mon luth pincé de mon doy
Ne vouloit en deſpit de moy
Que chanter amour et Caſſandre.

Je penſois (d'autant que touſjours
J'avois dit ſur luy mes amours)
Que ſes cordes par long usage
Chantoient d'amour, et qu'il falloit
En mettre d'autres ſ'on vouloit
Luy apprendre un autre langage.

Et pour ce faire il n'y eut fuſt,
Archet ne corde qui ne fuſt
Echangee en d'autres nouvelles ;
Mais après qu'il fut remonté,
Plus fort que devant a chanté
De Venus les flammes cruelles.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 279, Bibl. elz.)

~~~~

IMITATION D'ANACRÉON

Tionville je veus dire,
Calais chanter je deſire,
Mais ſonner onc ne voulut
Que Amourètes mon lut.

Changé l'ai de façon toute,
De nerfs, de table & de coute,
~~~~

Moy mefme rien n'y chantant
Que ce Henri tout domptant;
Mais toufjours mes cordelettes
Me repondent d'Amourètes.

Adieu donques deformais
Guerres & hommes armés,
Adieu vos glores hautaines,
Vaillans rois & capitaines
Car ce mien lut obftiné
N'eft qu'aux amours deftiné.

(1559. JEAN DOUBLET, *Éleg.*, *édit.* Blanchemain.)

~~~~

AUTRE IMITATION DE CETTE ODE

Naguiere, changeant de fon,
Je voulois en vers decrire
D'Achil la fureur & l'ire
Contre les Troiens fuiars,
Sa lance forte & fes dars
Que tant craignoit l'adultere;
Je fus contraint de me taire.
Car toufjours me fouvenant
De celle qui detenoit
Dedans fa prifon mon ame:
Je ne chantoy que de flamme,
Que d'yeus, de cheveux orins,
De ces beaux doigts yvoirins,
~~~~

Et de ce beau front d'albatre
Que, ſorcené, j'idolatre.

(1584. Claude de Morenne, *Poés. profanes*, 38, Duhamel.)



ΑΛΛΟ ΕΡΩΤΙΚΟΝ. (B. 24.)

Φύσις κέρατα ταύροις,
ὁπλὰς ἔδωκεν ἵπποις,
ποδωκίην λαγωοῖς,
λέουσι χάσμ' ὀδόντων,
τοῖς ἰχθύσιν τὸ νηκτόν,
τοῖς ὀρνέοις πέτασθαι,
τοῖς ἀνδράσιν φρόνημα.
γυναιξὶν οὐκ ἔτ' εἶχεν.
τὶ οὖν; δίδωσι κάλλος
ἀντ' ἀσπίδων ἁπασᾶν,
ἀντ' ἐγχέων ἁπάντων.
νικᾷ δὲ καὶ σίδηρον
καὶ πῦρ καλή τις οὖσα.

QUE NATURE A DONNÉ UNE PARTICULIERE FORCE ET VERTU A CHACUN

Nature a donné aux taureaux
La corne, & le vol aux oyſeaux,

L'ongle au cheval, & la viteſſe
Aux lièvres, aux poiſſons l'adreſſe
De nager, aux lions les dens,
Et aux hommes d'eſtre prudens :
Or n'eſtant plus en ſa puiſſance
Donner aux femmes la prudence,
Que leur a elle preſenté ?
Pour toutes armes la beauté,
La ſeule beauté dont la femme
Surmonte l'acier et la flamme.

(Remi Belleau.)

TRADUCTIONS LATINES

Tauro ferire cornu,
Equo ungula nocere,
Lepori valere curſu,
Natura dat leoni
Oris patentem hiatum.
Piſces docet natare,
Aves docet volare :
Prudentiam viris dat.
At feminis nequivit.
Quid ergo donat illis ?
Decoram habere formam
Pro parmuliſque cunctis,
Pro lanceiſque cunctis.
Quin flamma cedat illi
Ferrumque, ſi qua pulchra eſt.

(Henri Estienne.)

Cornu duplex juvencis
Natura, & ungulas dat
Firmas equis, pedeſque
Lepusculis fugaces,
Leonibusque dentes
Vaſto truces hiatu,
Vim piſcibus natandi,
Volucribus volandi,
Audaciam viris, nec
Jam fœminis valebat.
Quid his dat ergo ? Formam.
Pro parmulis et illam dat,
Omnibuſque telis.
Sic vincit ergo ferrum
Puella, vincit ignem.

(Helias Andreas, *Anacreontis Teii poetæ antiquissimi Lyrici Odæ*, édit. 1556.)



ΑΛΛΟ ΕΡΩΤΙΚΟΝ. (B. 31.)

Μεσονυκτίοις ποθ' ὥραις,
στρέφεθ' ἡνίκ' Ἄρκτος ἤδη
κατὰ χεῖρα τὴν Βοώτου,
μερόπων δὲ φῦλα πάντα
κέαται κόπῳ δαμέντα,
τότ' Ἔρως ἐπισταθείς μευ
θυρέων ἔκοπτ' ὀχῆας.
τίς, ἔφην, θύρας ἀράσσει;
κατά μευ σχίζεις ὀνείρους.

ὁ δ' Ἔρως, ἄνοιγε, φησίν·
βρέφος εἰμί, μὴ φόβησαι·
βρέχομαι δὲ κἀσέληνον
κατὰ νύκτα πεπλάνημαι.
ἐλέησα ταῦτ' ἀκούσας,
ἀνὰ δ' εὐθὺ λύχνον ἅψας
ἀνέῳξα, καὶ βρέφος μέν
ἐσορῶ φέροντα τόξον
πτέρυγάς τε καὶ φαρέτρην.
παρὰ δ' ἱστίην καθῖσα,
παλάμαις τε χεῖρας αὐτοῦ
ἀνέθαλπον, ἐκ δὲ χαίτης
ἀπέθλιβον ὑγρὸν ὕδωρ.
ὁ δ', ἐπεὶ κρύος μεθῆκεν,
φέρε, φησί, πειράσωμεν
τόδε τόξον, εἴ τι μοι νῦν
βλάβεται βραχεῖσα νευρή.
τανύει δὲ καί με τύπτει
μέσον ἧπαρ, ὥσπερ οἶστρος·
ἀνὰ δ' ἅλλεται καχάζων,
ξένε δ', εἶπε, συγχάρηθι·
κέρας ἀβλαβὲς μὲν ἡμῖν,
σὺ δὲ καρδίην πονήσεις.

SONGE OU DEVIS D'ANACREON ET D'AMOUR

N'agueres en plein mi-nuit,
Alors que l'Ourse reluit,
Et qu'entre les mains ſe tourne
Du Bouvier, où ell' ſejourne,

Lorſque les membres laſſez
En dormant ſont delaſſez,
Amour du beau traiꝍt qu'il porte
S'en vint heurter a ma porte.
« Qu'eſt-ce qui frappe a mon huis,
Ce dy-je, alors que je ſuis
En mon lit, où je ſommeille ? »
Lors Amour qui touſjours veille
Reſpond : « Ouvre hardiment :
Enfant ſuis aſſeurément
Mouillé juſqu'à la chemiſe,
Et bien qu'ores ne reluiſe
La lune de ſes beaux rais,
J'erre ſeul par l'ombre eſpais :
Ouvre donc, & n'aye crainte. »
Je pris pitié de ſa plainte :
Allumant mon lamperon,
Je vey ſon double ælleron
Et ſa trouſſe deſcouverte,
Si toſt qu'eus ma porte ouverte.
Alors ce petit Archer
Vient au feu pour ſe ſecher :
Je rechaufe les mains ſiennes
Tout ſoudain entre les miennes,
Je preſſure tout moiteux
L'humeur de ſes blonds cheveux.
Si toſt que ſec il ſe treuve :
« Faiſon (me diſt-il) eſpreuve
Si mon arc eſt point gaſté. »
Il le bande, & tout vouſté,
Ainſi qu'un Tan il me jette
Droit au cœur une ſagette,

Puis ſe va mocquant de moy,
Diſant : « Hoſte, eſjouis-toy,
Mon arc eſt bien & t'aſſeure
Qu'au cœur en as la bleſſeure. »

(Remi Belleau, I, 15.)

INVENTION GREQUE D'ANACREON

Sur les heures de minuit,
Lorſque pieça tourne & luit
Ceſte lente chariote
Que conduit l'enfant Boote,
Et laſſés les hommes tous
S'étendent au ſomme dous,
Amour d'une fauſſe sorte
Vint marteler à ma porte.
« Qui frape, di-je, la bas ?
Vous me troublerés, helas !
Ce dous ſonge qui m'embraſſe.
— N'ayés peur, ouvrés, de grasse,
Répont-il, ouvrés moy l'huis,
Un petit enfant je ſuis,
L'eau me perce, on ne voit goute,
Et ne ſçai où je me boute. »
J'eu pitié quant l'écoutai,
Et d'allumer me hatai.
J'ouvre, & eſt vrai que j'aviſe
D'un petit enfant la guiſe,

Mais il portoit arc turquois,
Longues ailes & carquois.
Je l'amène, je le chaufe,
Ses mains des miennes rechaufe,
Et, ſes creins moites pignant
N'en ceſſoi l'eau épreignant.
Puis, quant plus n'en y eut goute
Et l'humeur fut ſeiche toute :
« Çà, dit-il, faiſons l'eſſai
De ce petit arc que j'ai.
Voyons ſi l'eau de l'orage
A ma corde a fait dommage. »
Il bende, & d'un trait adroit,
Au milieu du cueur tout droit,
Comme un Tan poignant m'afolle,
Puis me gaudiſſant ſ'envole.
« Adieu, dit-il, adieu donq
Mon ote, je ne vis onq
Ceſte corde eſtre meilleure,
Mais plaie au cueur t'en demeure. »

(1559. Jean Doublet, *Elégies*, 120, édit. Blanchemain.)

L'AMOUR MOUILLÉ

Il eſtoit minuict, & l'ourſe
De ſon char tournoit la courſe
Entre les mains du bouvier,
Quand le ſomme vint lier

D'une chaine ſommeillere
Mes yeux clos ſous la paupiere.
Jà, je dormois en mon lit,
Lors que j'entr'ouy le bruit
D'un qui frapoit à ma porte,
Et heurtoit de telle ſorte
Que mon dormir ſ'en alla.
Je demanday : « Qu'eſt-ce là
Qui fait à mon huis ſa plainte ?
— Je ſuis enfant, n'aye crainte »,
Ce me dit-il. Et adonc
Je luy deſſerre le gond
De ma porte verrouillée.
« J'ay la chemiſe mouillée,
Qui me trempe juſqu'aux oz,
Ce diſoit, car ſur le doz
Toute nuict j'ay eu la pluie,
Et pour ce je te ſupplie
De me conduire à ton feu
Pour m'aller ſeicher un peu. »
Lors, je prins ſa main humide,
Et par pitié je le guide
En ma chambre, & le fis ſeoir
Au feu qui reſtoit du ſoir ;
Puis, allumant des chandelles,
Je vy qu'il portoit des ailes,
Dans la main un arc turquois,
Et ſous l'aiſſelle un carquois.
Adonc en mon cœur je penſe
Qu'il avoit grande puiſſance,
Et qu'il falloit m'appreſter
Pour le faire banqueter.

Cependant il me regarde
D'un œil, de l'autre il prend garde
Si ſon arc eſtoit ſeché;
Puis, me voyant empeſché
A luy faire bonne chere,
Me tire une fleſche amere
Droiẽt en l'œil, & qui de là
Plus bas au cœur devala,
Et m'y fit telle ouverture
Qu'herbe, drogue ny murmure,
N'y ſerviroient plus de rien.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 164, Bibl. elz.)

SONNET SUR LE MÊME SUJET

Cette nuit en dormant, j'ay entendu la pleinte
D'un garſon tremblotant qui frappoit à mon huis,
Ouvre moy, diſoit-il, car tant mouillé je ſuis
Que preſque de mon ſang la chaleur eſt eſteinte.

A l'heure de pitié ſentant mon ame atainte,
Je me leve, & le mets dedans ma chambre, & puis
Je fay pour le ſeicher ce que faire je puis,
Mais oy, mon SAVARON, ſa meſchanceté feinte.

Dez qu'il me void ſoigneux pour ſon bien m'em-
[peſcher,
Un bel arc qu'il portoit il ſ'en vint deſchocher.
Traitrement deſſus moy dans ma poitrine ſaine;

Et depuis par ce coup j'endure plus d'ennuy
Que n'en euſt Menelas quand on raviſt chez luy
Sous un traiſtre ſemblant ſa belle eſpouſe Heleine.

(Olivier de Magny, *Les Souspirs*, 60, Courbet.)

~~~~~

IMITATION D'ANACRÉON

J'étois couché mollement
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quant un enfant ſ'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit :
Le vent, le froid & l'orage,
Contre l'enfant faiſoient rage.
« Ouvrez, dit-il, je ſuis nu. »
Moi charitable & bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il ſe nomme.
« Je te le dirai tantôt,
Repartit-il : car il faut
Qu'auparavant je m'eſſuie. »
J'allume auſſitôt du feu.
Il regarde ſi la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prens les doigts,
Les réchauffe ; & dans moi-même
~~~~~

Je dis : « Pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? C'eſt un enfant :
Ma couardiſe eſt extrême
D'avoir eu le moindre effroi ;
Que ſeroit-ce ſi chez moi
J'avois reçu Polyphème ? »
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu ſecoué
Les pièces de ſon armure
Et ſa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
« Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Clymène,
Et de l'Amour, c'eſt mon nom.
— Ah ! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon ;
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon ! »
Amour fit une gambade,
Et le petit ſcélérat
Me dit : « Pauvre camarade,
Mon arc eſt en bon état,
Mais ton cœur eſt bien malade. »

(La Fontaine, *Contes*, 3e partie, 241, Hachette.)



ΑΛΛΟ ΕΡΩΤΙΚΟΝ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ. (B. 30.)

Ἐπὶ μυρσίναις τερείναις,
ἐπὶ λωτίναις τε ποίαις
στορέσας θέλω προπίνειν·
ὁ δ' Ἔρως χιτῶνα δήσας
ὑπὲρ αὐχένος παπύρῳ
μέθυ μοι διακονείτω.
τροχὸς ἅρματος γὰρ οἷα
βίοτος τρέχει κυλισθείς·
ὀλίγη δὲ κεισόμεσθα
κόνις ὀστέων λυθέντων.
τί σε δεῖ λίθον μυρίζειν;
τί δὲ γῇ χέειν μάταια;
ἐμὲ μᾶλλον, ὡς ἔτι ζῶ,
μύρισον, ῥόδοις δὲ κρᾶτα
πύκασον, κάλει δ' ἑταίρην.
πρὶν ἐκεῖσ' ἔδρας μ' ἀπελθεῖν
ὑπὸ νερτέρων, χορείαις
σκεδάσαι θέλω μερίμνας.

V. 16 et 17. On lit dans les premières éditions : « πρὶν ἐκεῖσε δεῖ μ' ἀπελθεῖν ὑπὸ νερτέρων χορείας », leçon assez exactement traduite en français par Belleau et en latin par H. Estienne et Helias Andreas :

Etenim priusquam ad Orci
Rapiar nigri choreas,
Volo dissipare curas. (H. Est.)

Libet, antequam choreas
Acherusias petamus,
Ita dissipare curas. (H. And.)

Mais on ne danse pas aux enfers, et c'est pourquoi il faut préférer le texte de Bergk : « Avant de descendre aux rives infernales, je veux par des danses dissiper mes soucis. »

DE FAIRE HONNESTE CHÈRE PENDANT QU'ON VIT

Sur tous les arbres j'ay desir
Le myrte & l'alisier choisir
Pour boire à leur ombre mouvant,
Et veux qu'Amour d'un fil de soye
Trousse sa robe qui ondoye
Dessus l'espaule en me servant.

Aussi bien galoppent nos jours
Comme un char qui roule tousjours :
Aussi bien ne restera pas
Chose de nous qui soit plus chere
Qu'un peu de cendre & de poudriere
De nos os après le trespas.

Donc que nous sert de parfumer
Les tombes d'encens, & semer
La terre de lis & d'odeurs ?
J'aime trop mieux durant ma vie
Qu'on me parfume & qu'on me plie
Sur la teste un chapeau de fleurs.

Or sus donc qu'on m'aille querir
Ma maistresse : avant que mourir,
Avant que je parte d'icy,
Avant qu'entre les morts je balle
Là bas sur la rive infernale,
Je veux espandre mon soucy.

(Remi Belleau.)

MÊME SUJET

Pour boire, deſſus l'herbe tendre,
Je veux ſous un laurier m'eſtendre,
Et veux qu'Amour, d'un petit brin
Ou de lin ou de cheneviere
Trouſſe au flanc ſa robe legere,
Et my-nud me verſe du vin.

L'incertaine vie de l'homme
De jour en jour ſe roule comme
Aux rives ſe roulent les flots,
Et, après noſtre heure derniere,
Rien de nous ne reſte en la biere
Que je ne ſçay quels petits os.

Je ne veux, ſelon la couſtume,
Que d'encens ma tombe on parfume,
Ny qu'on y verſe des odeurs;
Mais, tandis que je ſuis en vie,
J'ay de me parfumer envie
Et de me couronner de fleurs.

Corydon, va querir ma mie.
Avant que la Parque bleſmie
M'envoye aux eternelles nuits,
Je veux, avec la taſſe pleine
Et avec elle, oſter la peine
De mes miſerables ennuis.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 161, Bibl. elz.)

SUS LE DELICAT ARBRISSEAU, ETC.

Sus le delicat arbriſſeau
De meurthe doux, deſſus l'herbette
D'un treffle verd prez d'un ruiſſeau,
Eſtre endormy je me ſouhaitte :
Ou l'amour vienne a mon reſveil,
Ayant ſa robe rebraſſee
Sur le col d'un cordon trouſſee,
Me preſenter d'un œil riant
Une coupe de vin friant
Pour tremper mon ſalé ſommeil.
Que te ſert tant de belles fleurs
Et parfums en terre ſemer ?
Que te ſert les bonnes odeurs
Sur une tumbe conſumer ?
Aporte moy, pour mon confort,
Parfums & fleurs pendant ma vie,
Si me faire bien as envie,
Vivant de roſes me couronne,
Vivant de parfums m'environne,
Ne garde rien apres ma mort.
Amour, avant que m'en aller
Là bas entre les morts baller,
Fay me cy venir ma maiſtreſſe.
Avec elle veux eſpancher
Mes ſoucis, & les eſtancher,
Mettant bas toute triſteſſe.

(1573. Richard Renvoisy, *Odes d'Anacréon mises en musique.*)

ΑΛΛΟ ΩΔΑΡΙΟΝ. (B. 42.)

Τὸ ῥόδον τὸ τῶν Ἐρώτον
μίξωμεν Διονύσῳ·
τὸ ῥόδον τὸ καλλίφυλλον
κροτάφοισιν ἁρμόσαντες
πίνωμεν ἁβρὰ γελῶντες.
ῥόδον, ὦ φέριστον ἄνθος,
ῥόδον εἴαρος μέλημα,
[ῥόδα καὶ θεοῖσι τερπνά·]
ῥόδον, ᾧ παῖς ὁ Κυθήρης
στέφεται καλοὺς ἰούλους
Χαρίτεσσι συγχορεύων.
στέψον οὖν με, καὶ λυρίζων
παρὰ σοῖς, Διόνυσε, σηκοῖς,
μετὰ κούρης βαθυκόλπου
ῥοδίνοισι στεφανίσκοις
πεπυκασμένος χορεύσω.

~~~~

LA ROSE

La Roſe a l'Amour ſacree
Entremeſlons dans le vin,
Roſe a la fueille pourpree,
Belle, douce, propre, à fin
D'en ourdir une couronne
Qui le front nous environne,
Pour gayment rire ſans fin.
~~~~

Rofe, l'honneur des fleurettes,
Du Printemps le cher foucy,
Et des Dieux les amourettes,
Et le parfum addoucy
De l'enfant de la Cyprine,
Quand par la troupe divine
Des Graces il danse aussi.

Sus donc, Bacchus, qu'on m'apprefte
Un tortis fait de ta main,
Et le mets deffus ma tefte,
A fin que de rofes plein
Deffous ta treille je chante,
Tenant fur moy languiffante
La pucelle au large sein.

(Remi Belleau.)

LA ROSE QUE LES DIEUX, etc.

La Rofe que les Dieux
Des amours font produire
Enyvrons en vin vieux,
Pour au vin nous induire.
La Rofe cramoyfie,
Ayant fueille elegante,
Nous foit feule choifie
Pour coronne duifante,

Et ſoubz ceſt ornement
Rions gaillardement.

(1573. Richard Renvoisy, *Odes d'Anacréon mises en musique.*)

Les premiers vers de cette ode ont été traduits par Ronsard :

Verſon ces roſes en ce vin,
En ce bon vin verſon ces roſes,
Et boivon l'un à l'autre, afin
Qu'au cœur nos triſteſſes encloſes
Prennent en boivant quelque fin.

(*Odes*, t. II, 291, Bibl. elz.)



ΑΛΛΟ ΕΡΩΤΙΚΟΝ ᾨΔΑΡΙΟΝ. (B. 41.)

Στεφάνους μὲν κροτάφοισιν
ῥοδίνους συναρμόσαντες
μεθύωμεν ἁβρὰ γελῶντες.
ὑπὸ βαρβίτῳ δὲ κούρα
κατακίσσοισι βρέμοντας
πλοκάμοις φέρουσα θύρσους
χλιδανόσφυρος χορεύει.
ἁβροχαίτας δ' ἅμα κοῦρος
στομάτων ἁδὺ πνεόντων

προχέων λίγειαν ὀμφὴν
κατὰ πηκτίδων ἀθύρει.
ὁ δ' Ἔρως ὁ χρυσοχαίτας
μετὰ τοῦ καλοῦ Λυαίου
καὶ τῆς καλῆς Κυθήρης
τὸν ἐπήρατον γεραιοῖς
κῶμον μέτεισι χαίρων.

~~~~~

QU'IL FAUT DANCER & BOIRE

Beuvons, & que chacun tortille
Pour ſoy, d'une façon gentille,
De roſes un beau chapelet :
La fille portant le lierre,
Fredonnant deſſus ſa guiterre,
Dance d'un pied mignardelet :
Puis qu'un jeune garſon accorde
Aux douces voix ſa douce corde,
Pouſſant des ſons les plus mignards.
Vienne Amour ayant d'or la treſſe,
Bacchus & Venus la deeſſe,
Aux feſtins aimez des vieillards.

(Remi Belleau.)

V. 12. Mme Dacier fait ici une amusante remarque : « Ce passage, dit-elle, prouve que trois personnes masquées représentoient ces divinités ; et pour le faire encore mieux entendre j'ay ajouté auparavant : *a-t-on jamais veu une mascarade plus galante ?* Et c'est ce qui donne du jour à l'Ode ».
~~~~~

ΑΛΛΟ ΕΡΩΤΙΚΟΝ. (B. 29.)

Ὑακινθίνῃ με ῥάβδῳ
χαλεπῶς Ἔρως ῥαπίζων
ἐκέλευε συντροχάζειν.
διὰ δ' ὀξέων μ' ἀναύρων
ξυλόχων τε καὶ φαράγγων
τροχάοντα τεῖρεν ἱδρώς·
κραδίη δὲ ῥινὸς ἄχρις
ἀνέβαινε, κἂν ἀπέσβην.
ὁ δ' Ἔρως μέτωπα σείων
ἁπαλοῖς πτεροῖσιν εἶπεν·
σὺ γὰρ οὐ δύνῃ φιλῆσαι.

QU'AMOUR L'IMPORTUNE D'AIMER

D'une branche delicate
D'œillets freſchement cueillis,
Amour me chaſſe & me haſte
Pour le ſuyvre, & je le ſuis
Par les monts, par les valees,
Et par les eaux reculees,
Et par le fort des taillis.
Mais las ! une Hydre cruelle
Me mort de morſure telle
Que ſoudain je fuſſe mort,
Sans qu'Amour prompt & accort

D'une mignarde ſecouſſe
Mon frond de ſes ælles pouſſe,
Et riant me dit adonc :
« Tu ne veux pas aimer donc ? »

(Remi Belleau.)

~~~~

LA TIGE D'ŒILLETS

Eros m'a frappé d'une tige molle
D'œillets odorants récemment cueillis :
Il fuit à travers les ſombres taillis,
A travers les prés il m'entraîne et vole.
Sans une onde vive où me ranimer,
Je le ſuis, je cours dès l'aube vermeille ;
Mes yeux sont déjà prêts de ſe fermer,
Je meurs ; mais le dieu me dit à l'oreille :
— Oh ! le faible cœur qui ne peut aimer !

(Leconte de Lisle, *Poëmes antiques*.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΟΝΑΡ. (B. 35.)

Διὰ νυκτὸς ἐγκαθεύδων
ἁλιπορφύροις τάπησιν,
γεγανωμένος Λυαίῳ
ἐδόκουν ἄκροισι ταρσῶν
~~~~

δρόμον ὠκὺν ἐκτανύσσαι
μετὰ παρθένων ἀθύρων.
ἐπεκερτόμουν δὲ παῖδες
ἁπαλώτεροι Λυαίου,
δακέθυμά μοι λέγοντες
διὰ τὰς καλὰς ἐκείνας.
ἐθέλοντος δὲ φιλῆσαι
φύγον ἐξ ὕπνου με πάντες·
μεμονωμένος δ' ὁ τλήμων
πάλιν ἤθελον καθεύδειν.

SONGE

Deſſus un tapis de ſoye
D'un dous ſommeil me paiſſant,
Il me ſembloit que j'eſtoye
Des fillettes pourchaſſant,
Courant apres de viteſſe :
Mais une pronte jeuneſſe
De garçons me devançoit,
Et pour elles me tançoit.
Puis ſi toſt que de leur bouche
En ſommeillant je m'approuche
Pour les baiſer, je les voy
S'eſcarter ſoudain de moy.
Ainſi pipé de menſonge
Je me r'endors ſur mon ſonge,
Pour aſſoupir mon eſmoy.

(Remi Belleau.)

ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΠΕΡΙΣΤΕΡΑΝ. (B. 14.)

Ἐρασμίη πέλεια,
πόθεν πόθεν πέτασσαι;
πόθεν μύρων τοσούτων
ἐπ' ἠέρος θέουσα
πνέεις τε καὶ ψεκάζεις;
τίς ἐστί σοι μεληδών;
« Ἀνακρέων μ' ἔπεμψεν
πρὸς παῖδα, πρὸς Βάθυλλον,
τὸν ἄρτι τῶν ἁπάντων
κρατοῦντα καὶ τύραννον.
πέπρακέ μ' ἡ Κυθήρη
λαβοῦσα μικρὸν ὕμνον·
ἐγὼ δ' Ἀνακρέοντι
διακονῶ τοσαῦτα·
καὶ νῦν, ὁρᾷς, ἐκείνου
ἐπιστολὰς κομίζω.
καὶ φησιν εὐθέως με
ἐλευθέρην ποιήσειν.
ἐγὼ δέ, κἢν ἀφῇ με,
δούλη μενῶ παρ' αὐτῷ·
τί γάρ με δεῖ πέτασθαι
ὄρη τε καὶ κατ' ἀγρούς,

V. 6. La réponse de la Colombe commence au vers 7. C'est ce que n'ont pas compris la plupart des traducteurs : c'est Henri Estienne qui les a induits en erreur : « Eho, quid istud ad te ? » Helias Andreas n'a pas été plus clairvoyant :

« Quis est ? rei quid autem ? »

κἀν δένδρεσιν καθίζειν
φαγοῦσαν ἄγριόν τι;
τανῦν ἔδω μὲν ἄρτον
ἀφαρπάσασα χειρῶν
Ἀνακρέοντος αὐτοῦ·
πιεῖν δέ μοι δίδωσιν
τὸν οἶνον, ὅν προπίνει·
πιοῦσ' ἄδην χορεύω,
καὶ δεσπότην κρέκοντα
πτεροῖσι συσκιάζω.
κοιμωμένη δ' ἐπ' αὐτῷ
τῷ βαρβίτῳ καθεύδω.
ἔχεις ἅπαντ'· ἄπελθε·
λαλιστέραν μ' ἔθηκας,
ἄνθρωπε, καὶ κορώνης. »

LA COLOMBE & LE PASSANT

LE PASSANT

Où voles-tu, colombelle ?
D'où viens-tu, mignonne belle ?
Où prens-tu tant de ſenteurs,
Tant de parfum, tant d'odeurs
Qu'allant par l'air tu ſoupires
Et de ta gorgette tires
Goutte à goutte, & les reſpans
Par les bois & par les champs ?

V. 31. Henri Estienne donne cette leçon : « καὶ δεσπότην ἱμοῖσι, etc. »

LA COLOMBE

Que t'en chaut ? Je fuis l'aymee
D'Anacreon, envoyee
A Bathyl, trop plus grand de nom
Et de puiffance que Prince
Qui foit en cefte province.
Venus pour cinq ou fix vers
A mon maiftre que je fers
Me vendit, en telle forte
Que tu peux voir que je porte
Ses lettres, me promettant
Liberté, mais nonobftant
Avec mon ælle legere
Je feray la meffagere
De fes amours pour jamais.
Que me vaudroit deformais
De voler par les montagnes,
Par les bois, par les campagnes,
Et fans ceffe me brancher
Sur les arbres pour chercher
Je ne fçay quoy de champeftre,
Pour fauvagement me paiftre ?
Veu que je mange du pain
Becqueté dedans la main
D'Anacreon qui me donne
Du mefme vin qu'il ordonne
Pour fa bouche : & quand j'ay beu
Et mignonnement repeu
Sur fa tefte je fautelle,
Puis de l'une & de l'autre ælle

Je le couvre, & ſur les bors
De ſa lyre je m'endors.

Voyla tout : plus babillarde
Qu'une corneille jazarde
Tu m'as faite : de ce lieu,
Adieu, je m'envolle, adieu.

(Remi Belleau.)

ODE PAR DIALOGUE

CASSANDRE

D'où viens-tu, douce Colombelle,
D'amour meſſagere fidelle ?
Hé ! D'où viens-tu ? En quelle part
As-tu laiſſé noſtre Ronſard ?

COLOMBELLE

D'où je vien ! qu'en as- tu que faire ?
Ton Ronſard, qui te veut complaire,
De qui tu es le ſeul émoy,
M'envoye icy par devers toy,
M'ayant eu naguiere en eſchange
De Venus, pour une louange.

CASSANDRE

Gentil pigeon, vrayment tu ſois
Le bien-venu cent mille fois

Mais dy-moy, dy-moy, je te prie,
A-t-il point fait nouvelle amie
Depuis qu'il ſ'en alla d'ici,
Ou ſ'il m'a touſjours en ſouci ?

COLOMBELLE

Plus toſt les monts ſeront valees,
Les rivieres les eaux ſalees,
Que, perfide, il manque de foy,
Pour ſervir une autre que toy.

CASSANDRE

Eſt-il poſſible qu'on te croye ?

COLOMBELLE

Tu m'en croiras, car il m'envoye
De Vendomois, & parmy l'air
Juſques icy m'a fait voler
Avec ces vers qu'au bec j'apporte;
Et m'a dit, ſi je fais en ſorte
Que j'amoliſſe ta fierté
Qu'il me donnera liberté.
Mais pour cela je ne veux eſtre
Ny libre, ne changer de maiſtre;
Car que me vaudroit de changer,
Afin d'aller après manger
Comme auparavant, ès boccages,
Des glands & des graines ſauvages,
Quand il m'eſmie de ſa main
Touſjours à la table du pain,

Et me fait boire dans ſon verre ?
Après avoir beu je deſſerre
Toutes mes ailes, & luy fais
Sur la teſte un ombrage frais :
Puis je m'endors deſſus ſa lyre.
Mais luy, qui jour & nuict ſouſpire
Pour ton amour, à tous les coups
Me fait rompre mon ſomme dous
De mille baiſers qu'il me donne,
En me diſant : Douce mignonne,
Las ! je t'aime : car je te voy
Vivre en ſervage comme moy.
Vray eſt que tu pourrois bien vivre
De ma cage franche & delivre,
Si tu voulois voler aux bois ;
Mais moy, fuitif, je ne pourrois
Vivre franc de la ſervitude
Où noſtre geoliere trop rude
Sans eſpoir me tient arreſté.
Mais adieu, c'eſt trop caqueté ;
Tu m'as rendue plus jazarde
Qu'une corneille babillarde.
Trop longuement icy j'attens :
Baille-moy reſponſe, il eſt temps.

(Ronsard, *Odes*, t. II, 265, Bibl. elz.)

MIGNARDE COLOMBELLE, ETC.

Mignarde colombelle,
Toute amoureuſe & belle,
Di nous, di d'où tu pars,
D'ou viennent les ſenteurs
Et celeſtes odeurs
Que par l'air tu eſpars.

« Quoy ? Qu'en as-tu affaire ?
J'ay un meſſage a faire
D'un poete gaillard :
Je m'en vois inviter
Une a le viſiter
Qui ayme le paillard.

Une qui eſt maiſtreſſe
De tous cœurs & princeſſe,
Qui commande en tous lieux
Qui ha bien le pouvoir
A toute heure mouvoir
Les hommes & les dieux.

A luy par Cytherée
Pour le pris fus livrée
D'un ſonnet gracieux :
Pour le recompenſer
Elle ne ſceut penſer
Choſe qui valut mieux.

Des lors je ſuis propice
A luy faire ſervice,
Ou lui plaiſt m'emploier :
Je voy fidellement
Et vien legierement
D'ou luy plaiſt m'envoier.

Voy qu'encores je porte
Un ſonnet de la ſorte
A celle que je ſçay,
Il dit que liberté
J'aurai bien merité
Quand de retour ſeray.

Mais encor qu'en franchiſe
Bien je deuſſe eſtre miſe,
Serve vivre je veux
Vers luy ; car que me ſert
De vivre en un deſert
Quand je puis vivre mieux ?

Je ne veux par montaignes,
Par les bois & campaignes,
Paiſtre ruſtiquement :
Quand je puis en la main
De mon maiſtre, le pain
Becquer tant ſeurement.

Et ſi je le veux croire
Encor me donne à boire
Du meſme vin qu'il boit :
Puis danſant luy fais la feſte

Voltigeant ſur ſa teſte,
Ou luy mordant le doigt.

Et ſi dormir propoſe
Mollement me repoſe
Sur ſon luth gracieux :
Pres des cordes doucettes
Dont il chante amourettes
En vers delicieux.

Adieu, car je desplace,
Trop m'as en ceſte place
Retenue ſans aqueſt :
Tu m'as fait babillarde,
Plus jazant & langarde
Que la corneille n'eſt.

(1573. Richard Renvoisy, *Odes d'Anacréon mises en musique.*)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ ΚΗΡΙΝΟΝ. (B 10.)

Ἔρωτα κήρινόν τις
νεηνίης ἐπώλει·
ἐγὼ δέ οἱ παραστάς,
« πόσου θέλεις, ἔφην, σοὶ
τὸ τυχθὲν εκπρίωμαι ; »
ὁ δ' εἶπε δωριάζων·
« λάβ' αὐτὸν ὁππόσου λῇς·
ὅπως δ' ἂν ἐκμάθῃς πᾶν,

οὐκ εἰμὶ κηροτέχνης·
ἀλλ' οὐ θέλω συνοικεῖν
Ἔρωτι παντορέκτᾳ. »
δὸς οὖν, δὸς αὐτὸν ἡμῖν
δραχμῆς, καλὸν σύνευνον.
Ἔρως, σὺ δ' εὐθέως με
πύρωσον· εἰ δὲ μή, σύ
κατὰ φλογὸς τακήσῃ.

D'UN IMAGE D'AMOUR FAIT EN CIRE

Un jeune enfant portoit vendre
Amour fait de cire tendre :
Je luy demande combien
Pour payment il voudroit bien
Recevoir de ſon ouvrage :
« Je n'en veux pas davantage,
Diſt-il, quand tu le prendras
De moy, que ce que voudras.
Seulement je te veux dire
Que je n'ouvre point en cire,
Et qu'habiter je ne veux
Avec Amour outrageux
Et jaloux de toute choſe. »
« Or ſus il faut qu'il ſe repoſe

V. 15 et 16. — Le grec dit : « Sinon tu seras fondu toi-même dans la flamme ». Ce qui inspire à Mme Dacier, qui n'aime pas à rire, cette réflexion sévère : « Ces *Messieurs-là* agissoient d'une plaisante manière avec leurs dieux ».

Ceſte nuict avecques moy :
Pren cela, contente-toy.
Mais ſi faut-il que ta flame
Soudain me reſchaufe l'ame,
Amour, ou bien peu à peu
Je te fondray pres du feu. »

(Remi Belleau.)



ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ. (B. 6.)

Λέγουσιν αἱ γυναῖκες·
« Ἀνακρέων, γέρων εἶ,
λαβὼν ἔσοπτρον ἄθρει
κόμας μὲν οὐκέτ' οὔσας,
ψιλὸν δέ σευ μέτωπον. »
ἐγὼ δὲ τὰς κόμας μέν,
εἴτ' εἰσίν, εἴτ' ἀπῆλθον,
οὐκ οἶδα· τοῦτο δ' οἶδα,
ὡς τῷ γέροντι μᾶλλον
πρέπει τὸ τερπνὰ παίζειν,
ὅσῳ πέλας τὰ Μοίρης.

EXCUSE DE SA VIEILLESSE AUX DAMES

Les femmes diſent : Tu es vieux,
Anacreon : pour le voir mieux

Pren ce miroüer, & voy ta face,
Voy tes cheveux, qui de leur place
Sont tombez, reſtant ſeulement
Un front pelé totalement. »
Or quant à moy, je ne ſçay pas
Si mes cheveux tombez en bas
Soyent ou non : mais je ſçay fort bien
Que le vieillard ne doit en rien
Perdre un ſeul poinct de ſon plaiſir,
Mais plus toſt haſter le deſir
Qu'il a d'y faire ſon effort,
D'autant qu'il eſt pres de la mort.

(Remi Belleau.)

MÊME SUJET

Des femmes ſuis appelé
Vieillard tout chauve & pelé;
Et me diſent que je preigne
Un mirouer, & que j'appreigne
En me voyant ſans cheveux,
A n'eſtre plus amoureux.
Or quant à moy, je n'ai cure
De poil ne de chevelure.
Si j'en ay ou n'en ay point,
Ce ſoing guieres ne me poinct.
Je n'ay ny ne veux avoir
Autre cure, autre ſçavoir

Que de tant plus m'eſjouir,
Que plus les ans vont fouïr.

(Melin de Sainct-Gelays, *Poësies* t. III, 112, Bibl. elz.)

MÊME SUJET

Quand je veux en amour prendre mes paſſe-temps,
M'amie, en ſe moquant, laid & vieillard me nomme.
« Quoy ! dit-elle, réveur, tu as plus de cent ans,
Et tu veux contrefaire encore le jeune homme !
Tu ne fais que hennir, tu n'as plus de vigueur,
Ta couleur eſt d'un mort qu'on devalle en la foſſe.
Vray eſt, quand tu me vois, tu prends un peu de cœur :
Un cheval genereux ne devient jamais roſſe ;
Et, ſi tu m'en crois, pren ce miroir & voy
Ta barbe en tous endroits de neige parſemée,
Ton œil qui fait la cire eſpeſſe comme un doy,
Et ta face qui ſemble une idole enfumee. »
Alors, je luy reſpons : « Quant a moy, je ne ſçay
Si j'ay l'œil chaſſieux, ſi j'ai perdu couráge,
Si mes cheveux ſont noirs, ou ſi blancs je les ay :
Il n'eſt plus temps d'apprendre à mirer mon viſage ;
Mais, puiſque le tombeau me doit bientoſt avoir,
Certes, tu me devrois d'autant plus eſtre humaine :
Car le vieil homme doit ou jamais recevoir
Ses plaiſirs, d'autant plus qu'il void la mort prochaine. »

(Ronsard, *Odes*, t. II, 357, Bibl. elz.)

CHANSONNETTE EN VERS MESURÉS SUR LE MÊME SUJET

(Nous n'avons pas reproduit l'orthographe bizarre du poète.)

Les filles vont te chantant :
Anacréon, tu es vieux ;
Prens ton miroir, tu verras
Que tes cheveux n'y sont plus :
Tu as le front échaudé.
Que fais-je moi fi j'ai plus
Mon poil ou fi ne l'ai point !
De tout cela ne m'en chaut !
Un point je fais que tant plus
Le vieux fe doit tenir gai
Plus notre vie f'accourcit ;
Un point je fais que tant moins
Le vieux fe doit attrifter
Moins notre fin fera loin.

(Baïf, *Poés. choisies* par Becq de Fouquières, p. 370.)

Des filles j'oy ce brocard,
Qui difent : « Tu es vieillard,
Anacréon ; au miroir,
Le prenant, tu pourras voir
Que tes cheveux plus ne font
Et que tout chauve eft ton front. »
Quant a moy fi mes cheveux
Sont plus ou moins, je ne veux

Dire que j'en ſçache rien ;
Mais cecy je ſçay fort bien,
Qu'au vieillard d'autant ſied mieux
Suivre les eſbats joyeux
Qu'il eſt de plus pres voyſin
Du dernier jour de ſa fin.

(*Ibid.*, 193.)



Cette *épigramme* de Palladas citée dans l'Anthologie du Manuscrit palatin est à rapprocher de l'ode anacréontique précédente :

Γηραλέον με γυναῖκες ἀποσκώπτουσι, λέγουσαι
εἰς τὸ κάτοπτρον ὁρᾷν λείψανον ἡλικίης.
ἀλλ' ἐγὼ εἰ λευκὰς φέρω τρίχας, εἴτε μελαίνας,
οὐκ ἀλέγω, βιότου πρὸς τέλος ἐρχόμενος.
εὐόδμοις δὲ μύροισι καὶ εὐπετάλοις στεφάνοισι
καὶ Βρομίῳ παύω φροντίδας ἀργαλέας.

Les femmes vont diſant que je ſuis un vieillard,
Et veulent qu'au miroir je voy ma vieilleſſe.
Mais quoy ? que me chaut-il ſi mon pòil eſt grisard,
S'il eſt blond ou noir, cela ne m'eſt triſteſſe.
Je ſçay qu'il faut mourir, c'eſt une loy expreſſe,
Je ne puis l'éviter : mais pendant que je vivray,
Nonobſtant le vieil aage & l'ennuy qui le preſſe,
Je boiray du meilleur & me reſjouiray.

(*Recueil des plus beaux épigrammes grecs, mis en vers françois* par Pierre Tamisier, 168, édit. 1617.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΧΕΛΙΔΟΝΑ. (B. 9.)

Τί σοι θέλεις ποιήσω,
τί σοι, λάλη χελιδών;
τὰ ταρσά σευ τὰ κοῦφα
θέλεις λαβὸν ψαλίξω;
ἢ μᾶλλον ἔνδοθέν σευ
τὴν γλῶσσαν, ὡς ὁ Τηρεύς
ἐκεῖνος, ἐκθερίξω;
τί μευ καλῶν ὀνείρων
ὑπορθρίαισι φωναῖς
ἀφήρπασας Βάθυλλον;

L'ARONDELLE

Ha vrayment je vous puniray,
Babillarde, & vous rongneray
De mes cizeaux l'une & l'autre ælle:
Ou bien, comme la main cruelle
De Teree a fait autrefois,
Vous tondray la langue & la vois,
Qui toufjours, las! quand je fommeille
Devant le point du jour m'efveille,
Et de fon importun babil
M'arrache du fein mon Bathyl.

(Remi Belleau.)

Tay-toy, babillarde arondelle
Ou bien je plumeray ton aile,
Si je l'empoigne, & d'un couſteau
Je te couperay ta languette,
Qui matin ſans repos caquette
Et m'eſtourdit tout le cerveau.

Je te preſte ma cheminee
Pour chanter toute la journee,
De ſoir, de nuiƈt quand tu voudras ;
Mais au matin ne me reſveille,
Et ne m'oſte quand je ſommeille,
Ma Caſſandre d'entre les bras.

(Ronsard, *Odes*, II, 486, Bibl. elz.)

CHANSONNETTE EN VERS MESURÉS SUR LE MÊME SUJET

Babillarde, qui toujours viens,
Le ſommeil & ſonge troubler,
Qui me fait heureux & content,
Babillarde aronde, tais-toi.

Babillarde aronde, veux-tu
Que de mes gluaux affutés
Je te faſſe choir de ton nid ?
Babillarde aronde, tais-toi.

Babillarde aronde, veux-tu
Que coupant ton aile & ton bec

Je te faſſe pis que Terée ?
Babillarde aronde tais-toi.

Si ne veux te taire, crois-moi,
Je me vengerai de tes cris,
Puniſſant ou toi ou les tiens.
Babillarde aronde, tais-toi.

Crie contre tel qui heureux
En amour, veillant, a cœur soûl
De ſa belle prend le plaiſir.
Babillarde aronde, tais-toi.

Ne ſois envieuſe ſur moi
Qui ne puis jouir que dormant
Et ne ſuis heureux qu'en ſongeant.
Babillarde aronde, tais-toi.

(Baïf, *Poés. choisies* par Becq de Fouquières, 366.)

CONTRE UNE ARONDELLE

Petite aronde jazarde,
Petite aronde bavarde,
Tu devois bien babiller
Si matin pour m'éveiller.
Ce ſont contes, malheureuſe,
Aronde malencontreuſe,
Ce ſont contes, que tu ſois
Meſſagere des doux mois,

Car j'euſſe à ton arrivee
Quelque douceur éprouvée,
Mais las ! tu m'as apporté
Un hyver au lieu d'eſté.
Ores avant ta venue,
Heureux, j'avoy toute nue
Entre mes bras ma Catin,
Je tatonnoy ſon tetin,
Bruſlant d'une douce envie
De laiſſer couler ma vie
Languiſſante entre ſes bras :
Quant au fort de tant d'ebas,
Ta triſte voix, entonnee
Le long de la cheminee,
M'a ravy par trop matin,
D'entre les bras ma Catin :
Ha ! tu devois bien, jazarde,
Arondelle caquetarde,
Tu devois bien babiller
Pour ſi matin m'eveiller.

(1587. Gilles Durant, *Gayetez amoureuses*, 54)



La pièce qui suit est une imitation de l'ode anacréontique précédente :

Πᾶσαν ἐγὼ τὴν νύκτα κινύρομαι · εὖτε δ' ἐπέλθῃ
    ὄρθρος ἐλινῦσαι μικρὰ χαριζὸμενος,
ἀμφιπεριτρύζουσι χελιδόνες, ἐς δέ με δάκρυ
    Βαλλουσιν, γλυκερὸν κῶμα παρωσάμεναι.

Ὄμματα δὲ σταλάοντα φυλάσσεται · ἡ δὲ ’Ροδάνθης
αὖθις ἐμοῖς στέρνοις φροντὶς ἀναστρέφεται.
ὦ φθονεραὶ παύσασθε λαλητρίδες · οὐ γὰρ ἔγωγε
τὴν Φιλωμηλείην γλῶσσαν ἀπεθρισάμην.
ἀλλ’ Ἴτυλον κλαίοιτε κατ’ οὔρεα, καὶ γοάοιτε
εἰς ἔποπος κραναὴν αὖλιν ἐφεζόμεναι,
βαιὸν ἵνα κνώσσοιμεν · ἴσως δέ τις ἥξει ὄνειρος,
ὅς με ‘Ροδανθείοις πήχεσιν ἀμφιβάλοι.

(AGATHIAS SCHOLASTICUS.)

UN AMANT PARLE A UNE HYRONDELLE

Toute la nuict en pleurs ſans dormir j’ay paſſee,
Et voulant le matin tant ſoit peu repoſer,
L’hyrondelle eveillant ma paupiere oppreſſee
M’a gardé de dormir en l’oyant degoiſer :
Hyronde, vueille un peu ton caquet appaiſer ;
Ce n’eſt pas moy qui ay ta langue retranchee,
Ce fut le deſloyal & perfide Teree.
Va par les monts & boys ton Ithil larmoyer,
Et un peu de repos vueille moy octroyer.
Poſſible qu’en dormant m’adviendra quelque ſonge
Qui fera mon amye en mes bras eſgayer,
Et du moins me paiſtra d’un gracieux menſonge.

(*Recueil des plus beaux épigrammes grecs mis en vers françois* par PIERRE TAMISIER, 251, édit. 1617.)

ΕΙΣ ΑΤΤΙΝ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ. (Β. 11.)

Οἱ μὲν καλὴν Κυβήβην
τὸν ἡμίθηλυν Ἄττιν
ἐν οὔρεσιν βοῶντα
λέγουσιν εκμανῆναι.
οἱ δὲ Κλάρου παρ' ὄχθαις
δαφνηφόροιο Φοίβου
λάλον πιόντες ὕδωρ
μεμηνότες βοῶσιν.
ἐγὼ δὲ τοῦ Λυαίου
καὶ τοῦ μύρου κορεσθείς
καὶ τῆς ἐμῆς ἑταίρης
θέλω θέλω μανῆναι.

~~~~

QU'IL VEUT FOLASTREMENT BOIRE

Atys l'effeminé,
De rage eſpoinçonné
Hurle avecques Cybelle,
Et ſ'eſchauffe apres elle :
Et ceux-là qui ont beu
Seulement un bien peu
De l'eau du Cler parlante,
D'une fureur piquante
Du Dieu porte-laurier
Commencent à crier :
~~~~

Et moy plein du bon Pere,
Et des jeux de Cythere,
Et de parfum, je veux
Devenir furieux.

(Remi Belleau.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ. (B. 12.)

Θέλω, θέλω φιλῆσαι.
ἔπειθ' Ἔρως φιλεῖν με,
ἐγὼ δ' ἔχων νόημα
ἄβουλον οὐκ ἐπείσθην.
ὁ δ' εὐθὺ τόξον ἄρας
καὶ χρυσέην φαρέτρην
μάχῃ με προὐκαλεῖτο.
κἀγὼ λαβὼν ἐπ' ὤμων
θώρηχ', ὅπως Ἀχιλλεύς,
καὶ δοῦρα καὶ βοείην
ἐμαρνάμην Ἔρωτι.
ἔβαλλ', ἐγὼ δ' ἔφευγον·
ὡς δ' οὐκ ἔτ' εἶχ' ὀϊστούς,
ἤσχαλλεν· εἶθ' ἑαυτόν

V. 14. — Ce passage fait pousser à Mme Dacier un petit cri d'admiration : « *Il se lança lui-même au lieu de trait*, cela est extrêmement galand ».

ἀφῆκεν εἰς βέλεμνον,
μέσος δὲ καρδίης μευ
ἔδυνε, καί μ' ἔλυσεν·
μάτην δ' ἔχω βοείην·
τί γὰρ βάλω μιν ἔξω,
μάχης ἔσω μ' ἐχούσης;

QU'IL EST VAINCU D'AMOUR

Je veux aimer a ceſte heure,
Amour le veut & m'aſſeure.
Hier à ſon mandement
N'obeiſſant nullement
Fis refus : il ſe courrouce,
Il prend ſon arc & ſa trouſſe,
Et me ſemont en camp clos.
Pour le combattre, diſpos
D'un corſelet je me charge,
Je pren la hache et la targe,
Et fay teſte d'aſſaillant
Comme un Achille vaillant.
Cent & cent traits il me tire,
Et parant je me retire :
Puis quant il eut deſempli
De traits ſon carquois rempli,
Il ſe tranſforme en ſagette,
Et deſpit sur moy ſe jette,

V. 19. — Le texte de Henri Eſtienne et celui de la plupart des éditions porte : τί γὰρ βαλώμεθ' ἔξω, d'où le contre-sens des traducteurs français.

Et paſſe tout à travers
De mon cœur & de mes ners,
Et tous mes membres deſlie :
D'un bouclier la main garnie
Pour me parer, ne peut rien.
Las ! pour néant auſſi bien.
Par dehors l'on nous enferre,
Puiſqu'au dedans eſt la guerre.

(REMI BELLEAU.)

MÊME SUJET

Jodelle, l'autre jour l'enfant de Cytherée
Au combat m'appela, courbant ſon arc turquois,
Et lors, comme hardi, je veſti le harnois,
Pour avoir contre luy la chair plus aſſeurée.

Il me tira premier une fleche acerée
Droit au cœur, puis une autre, & puis tout à la fois
Il décocha ſur moy les traits de ſon carquois,
Sans qu'il euſt d'un ſeul coup ma poitrine enferrée.

Mais quand il vid ſon arc de fleches deſarmé,
Tout deſpit ſ'eſt luy-meſme en fleches tranſformé !
Puis en moy ſe rua d'une puiſſance extreſme.

Quand je me vy vaincu, je me deſarmay lors,
Car rien ne m'euſt ſervi de m'armer par dehors,
Puiſque mon ennemy eſtoit dedans moy-meſme.

(RONSARD, *Amours*, t. I, 150, Bibl. elz.)

ΕΙΣ ΤΟ ΑΦΘΟΝΩΣ ΖΗΝ. (B. 7.)

Οὔ μοι μέλει τὰ Γύγεω,
τοῦ Σαρδίων ἄνακτος·
οὐδ' εἷλε πώ με ζῆλος,
οὐδὲ φθονῶ τυράννοις.
ἐμοὶ μέλει μύροισιν
καταβρέχειν ὑπήνην·
ἐμοὶ μέλει ῥόδοισιν
καταστέφειν κάρηνα.
τὸ σήμερον μέλει μοι,
τὸ δ' αὔριον τίς οἶδεν;
ὡς οὖν ἔτ' εὐδία 'στιν,
καὶ πῖνε καὶ κύβευε,
καὶ σπένδε τῷ Λυαίῳ,
μὴ νοῦσος, ἥν τις ἔλθῃ,
λέγῃ σε μὴ δεῖ πίνειν.

~~~~

DU DEPRIS DE RICHESSE

Ny Gyge prince de Sarde,
Ny l'or, ny l'argent retarde
Mon plaiſir d'un petit point :
De cela ne me chaut point.
Aux Rois je ne porte envie,
Seulement je me ſoucie
~~~~

De parfumer de ſenteurs
Ma barbe, & de mille fleurs
Faire un tortis à ma teſte :
C'eſt le ſoing qui plus m'arreſte.
Dès le matin juſqu'au ſoir
J'ay ſouci non de l'eſpoir
Du lendemain, car qui eſt-ce
Qui de le voir ait promeſſe ?
Boy donc & pren ton plaiſir
Pendant qu'en as le loiſir,
De peur qu'une maladie :
En te gripant ne te die :
« Il vous faut mourir, or ſus
Amy, vous ne beurez plus. »

(Remi Belleau.)

DE GIGES DE SARDE PRINCE, etc.

De Giges de Sarde prince
Le renom mon cœur ne pince :
De l'or je ne me foucie,
Au roy je n'ay point d'envie.
L'un des ſoucis qui m'atache
C'eſt apres ma mouſtache
Pour l'adoucir de ſenteurs ;
L'autre ſouci qui m'arreſte,
C'eſt a coronner ma teſte
D'un chapeau de belles fleurs.

Je n'ay nul ſoucy ny cure,
Sinon paſſer l'aventure
Du jourd'huy : qui peut cognoiſtre
Quel le lendemain doit eſtre ?
Pendant que courent tes ans,
Boy & pren tes paſſetems,
Afin que quelque mal chaut
Sans y penſer ne te vienne
Qui de plus boire te tienne,
Diſant : Jeuner il te faut.

(1573. Richard Renvoisy, *Odes d'Anacréon mises en musique.*)



ΑΛΛΟ ΕΡΩΤΙΚΟΝ ᾨΔΑΡΙΟΝ. (B. 26 A.)

Σὺ μὲν λέγεις τὰ Θήβης,
ὁ δ' αὖ Φρυγῶν ἀϋτάς·
ἐγὼ δ' ἐμὰς ἁλώσεις.
οὐχ ἵππος ὤλεσέν με,
οὐ πεζός, οὐχὶ νῆες·
στρατὸς δὲ καινὸς ἄλλος
ἀπ' ὀμμάτων με βάλλων.

QU'IL NE VEUT CHANTER QUE DE S'AMIE

L'un chantera les grands faits d'armes
De Thebes, l'autre les allarmes
De Troye, & des Gregeois le pris :
Mais moy, las ! comme je fu pris.
Jamais le chevalier ſur terre,
Ny le ſoldat ne me fiſt la guerre,
Ny la galere deſſus l'eau :
Sans plus un eſcadron nouveau,
Qui ſort de l'œil qui me maiſtriſe,
Eſt ſeul la cauſe de ma priſe.

(Remi Belleau.)

~~~~

L'un dit la priſe des murailles
De Thebe, & l'autre les batailles
De Troye ; mais j'ay entrepris
De dire comme je fus pris.
Ni nef, pieton, ni chevalier
Ne m'ont point rendu priſonnier.
Qui donc a perdu ma franchiſe ?
Un nouveau ſcadron furieux
D'amoureaux armé des beaux yeux
De ma Dame, a cauſé ma priſe.

(Ronsard, *Odes*, II, 487, Bibl. elz.)


~~~~

ΕΙΣ ΠΟΤΗΡΙΟΝ ΑΡΓΥΡΟΥΝ. (B. 3.)

Τὸν ἄργυρον τορεύων,
Ἥφαιστέ, μοι ποίησον
πανοπλίαν μὲν οὐχί,
τί γὰρ μάχαισι κἀμοί;
ποτήριον δὲ κοῖλον,
ὅσον δύνῃ, βαθύνας.
ποίει δέ κοι κατ' αὐτοῦ
μήτ' ἄστρα μήτ' ἅμαξαν,
μὴ στυγνὸν Ὠρίωνα·
τί Πλειάδων μέλει μοι;
τί γὰρ καλοῦ Βοώτου;
ποίησον ἀμπέλους μοι,
καὶ βότρυας κατ' αὐτῶν,
καὶ Μαινάδας τρυγώσας.
ποίει δὲ ληνὸν οἴνου
ληνοβάτας πατοῦντας,
τοὺς Σατύρους γελῶντας,
καὶ χρυσοῦς τοὺς Ἔρωτας,
καὶ Κυθήρην γελῶσαν,
ὁμοῦ καλῷ Λυαίῳ
Ἔρωτα κἀφροδίτην.

LA FAÇON D'UN VASE D'ARGENT

Vulcan, fay-moy d'argent fin
Non pas un harnois, à fin

De me trouver aux batailles,
Je ne veux ny dard ny mailles,
N'efcaille, ny corcelet,
Mais un gentil gobelet,
Un gobelet à double anfe,
Creux au fond, large la panfe :
Et puis me grave à l'entour
Non des aftres le retour,
Ny leur charrette courriere,
Ny l'eftoile pouffiniere,
Ny d'Orion le cruel
L'orage continuel :
Qu'ay-je à faire des Hyades,
Du Bouvier ou des Pleiades ?
Taille-moy deffus le bor
Une vigne aux raifins d'or,
Et d'or un Bacchus qui pile
Avec Amour & Bathyle,
Patinans en un tonneau
A beaux piez le vin nouveau.

(Remi Belleau.)

A VULCAIN

Vulcan, en faveur de moy,
Je te pri', defpeche-toy
De me tourner une taffe,
Qui de profondeur furpaffe

Celle du vieillard Neſtor ;
Je ne veux qu'elle ſoit d'or,
Sans plus fay-la-moy de cheſne,
Ou de lierre ou de freſne.
Et ne m'engrave dedans
Ces grans panaches pendans,
Plastrons, morions, ny armes :
Qu'ay-je ſouci des allarmes,
Des aſſauts ni des combats ?
Auſſi ne m'y grave pas
Ny le ſoleil ny la lune,
Ny le jour ny la nuiɫ brune,
Ny les aſtres radieux :
Eh ! quel ſoin ai-je des cieux,
De leurs Ours, de leur Charrette,
D'Orion, ny de Boēte ?
Mais pein-moy, je te ſuppli,
D'une treille le repli
Non encore vendangée ;
Peins une vigne chargée
De grapes & de raiſins
Peins-y des fouleurs de vins.
Peins-y Venus & Caſſandre,
Laiſſe de Bacchus eſpandre
Le lierre tout autour ;
Peins-y la Grace & l'Amour,
Le nez & la rouge trongne
D'un Silene ou d'un yvrongne.

(Ronsard, *Odes*, t. II, 276, Bibl. elz.)

MÊME SUJET

Bien fol eſt qui prend cure
De la choſe future ;
Qui ſçait le lendemain ?
Sus, d'une ouvrière main,
Fay-moi, Vulcain, ſur l'heure,
Non une dure armeure
D'un éclattant acier,
Non un large bouclier,
Non pas un ſimeterre :
Qu'ay-je affaire à la guerre ?
Pluſtoſt creuſe forgeant
Une taſſe d'argent,
Et me fais autour d'elle,
Non la guerre cruelle
Des meurdres outrageux,
Non les vents orageux,
Ni ſur la mer chenue
Une effroiable nue,
Ni les mats éclattez
Par les flots écartez ;
Mais des vignes rampantes,
Mais des grappes riantes,
Mais Bacchus, couronné
De pampre, environné
De maint cornu ſatyre,
Qui le lourd aſne tire,
Sur qui Silen monté
Se panchotte à coſté.
M'amour y ſoit gravée
En argent élevée

Et la belle Venus
Et ſes mignons tout nus.
(Baïf, *Poés. choisies*, 248, Becq de Fouquières.)

VULCAN FONDZ DEDENS TON FOUR, etc.

Vulcan, fondz dedens ton four,
Et me metz deſſus ton tour,
Ou deſſous ton marteau dur
Une maſſe d'argent pur.

Ne m'en fais un corſelet,
Ny un dur harnoys complet :
Car qu'ay-je affaire aux combatz,
Aux allarmes ou debatz.

J'ayme mieux te voir faiſant
Un gobelet bien peſant,
Ample & large par le fond,
Tant que tu pourras profond.

Fay qu'i ſoyent figurez
Non des aſtres azurez :
Orion n'y ſoit pourtrait
Ny des Pleyades un trait.

Moins m'y ſemble eſtre duiſant
Le char au ciel reluiſant :
Car des aſtres ne me chaut
Ny de ce qui eſt ſi haut.

Fay qu'i ſoyent enlevez
Et subtilement gravez
La vigne & le raiſin noir
Preſt à porter au preſſoir.

Et ſoyent ſur une cuve
Tous nuds comme en une eſtuve,
Bachus, m'Amye & l'Amour
Foullants le vin tour à tour.

(1573. RICHARD RENVOISY, *Odes d'Anacréon mises en musique.*)

~~~~

LA COUPE

Prens ce bloc d'argent, adroit ciſeleur,
N'en fais point ſurtout d'arme belliqueuſe,
Mais bien une coupe élargie & creuſe,
Ou le vin ruiſſelle & ſemble meilleur.
Ne grave à l'entour Bouvier ne Pléiades,
Mais le chœur joyeux des belles Mainades,
Et l'or des raiſins chers à l'œil ravi,
Et la verte vigne & la cuve ronde,
Où les vendangeurs foulent à l'envi,
De leurs piés pourprés la grappe féconde.
Que j'y voie encore Evoé vainqueur,
Aphrodite, Eros & les Hymenées,
Et ſous les grands bois les vierges menées
La verveine au front & l'amour au cœur.

(LECONTE DE LISLE, *Poèmes antiques*, 165.)
~~~~

ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΤΟ ΑΥΤΟ ΠΟΤΗΡΙΟΝ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ. (B. 4.)

Καλλιτέχνα, τόρευσον
ἔαρος κύπελλον ἡμῖν
τὰ πρῶτ' ἤδη τὰ τερπνά
ῥόδα φέρουσιν Ὧραι·
(τὸν) ἄργυρον δ' ἁπλώσας
ποίει πότον μοι τερπνόν·
μὴ τελετῶν, παραινῶ,
μὴ ξένον μοι τορεύσῃς,
μὴ φευκτὸν ἱστόρημα·
μᾶλλον ποίει Διὸς γόνον
Βάκχον Εὔϊον ἡμῖν·
μύστις νάματος ἡ Κύπρις
ὑμεναίους κροτοῦσα.
χάρασσ' Ἔρωτας ἀνόπλους

V. 12. Passage très discuté. En voici la traduction par Hélias Andréas :

Dulcemque temperato
Mystis Venus liquorem.

Mme Dacier qui ne voyait là aucun sens raisonnable corrigeait ainsi ces deux vers 12 et 13 :

Μύστην νάματος, ἢ Κύπριν
ὑμεναίοις κροτοῦσαν·

Potius affinge Jovis prolem
Bacchum Evium nobis
Datorem liquoris, vel Cyprin
Cum Hymenæo choreas ducentem.

Brunck donne cette autre leçon :

μύστιντε τῶν πόθων Κύπριν.

καὶ Χάριτας γελώσας
ὑπ' ἄμπελον εὐπέταλον,
εὖ βότρυσιν κομῶσαν·
σύναπτε κούρους εὐπρεπεῖς·
ἡμῖν Φοῖβος ἀθύροι.

~~~~

AUTRE FAÇON DE VASE A VULCAIN

Fons-moy d'argent un beau vaiſſeau,
Vulcan, en qui le Renouveau
Soit engravé de telle ſorte
Que l'heure printaniere y porte
Des roſes la gentille odeur,
Que j'aime ſur toute autre fleur.
Fons-moy donc ce profond ouvrage
Capable d'un vineux breuvage,
N'y burinant rien d'eſtranger :
Je n'y veux image ranger
Qui porte deſaſtre ou triſteſſe,
Seulement je veux qu'on y dreſſe
Bacchus, race de Jupiter :
Il me plaiſt auſſi d'y bouter
Les Graces & Venus la gaye,
Venus qui des noces ſ'eſgaye.

V. 19. — Dans l'édition de H. Estienne : ἂν μὴ Φοῖβος, etc. C'est pourquoi Hélias Andréas traduit ainsi ce passage :

His insuper venustos,
Ni Phœbus ipse ludat,
Addas velim juvencos.
~~~~

Apres les Amours deſarmez,
Au jeu doucement animez,
Et toutes les Graces riantes,
A l'ombre des vignes ployantes,
Deſſous le raiſin pourpriſſant
Et ſous le pampre verdiſſant.
Mais ſi Phebus ne ſ'y rencontre,
Fay qu'une brigade ſ'y montre
De jeunes enfans bien appris
Deſſous l'ombre de ce pourpris.

(Remi Belleau.)



ΑΛΛΟ. (Β. 21.)

Ἡ γῆ μέλαινα πίνει,
πίνει δὲ δένδρε' αὖ γῆν.
πίνει θάλασσ' ἀναύρους,
ὁ δ' ἥλιος θάλασσαν,
τὸν δ' ἥλιον σελήνη.
τί μοι μάχεσθ', ἑταῖροι,
καὐτῷ θέλοντι πίνειν;

QU'IL FAUT BOIRE PAR NÉCESSITÉ

La terre noirciſſante boit,
Et les arbres boivent la terre,

La mer boit les vents qu'elle enferre,
La mer le foleil qui tout voit,
De luy la lune fe deffoive :
Pourquoy donc empefchez-vous tous,
Veu que tout boit, que je ne boive,
Mes compagnons, de ce vin dous ?

(Remi Belleau, I, 27.)

La terre les eaux va boivant,
L'arbre la boit par fa racine
La mer éparse boit le vent,
Et le foleil boit la marine ;
Le foleil eft beu de la lune ;
Tout boit, foit en haut ou en bas :
Suivant cefte règle commune,
Pourquoi donc ne boirons-nous pas ?

(Ronsard, t. II, 286, Bibl. elz.)

La terre les eaux va beuvant,
L'arbre la boit par la tremine,
La mer efpeffe boit le vent
Et le foleil boit la marine ;
Le foleil eft beu de la lune,
Tout boit à fon ordre & compas,
Suivant cefte reigle commune,
Pourquoy donc ne boirons-nous pas ?

(*Variétés hist. et littéraires*, IV, 57, Bibl. elz.



ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΚΟΡΗΝ. (B. 22.)

Ἡ Ταντάλου ποτ' ἔστη
λίθος Φρυγῶν ἐν ὄχθαις,
καὶ παῖς ποτ' ὄρνις ἔπτη
Πανδίονος χελιδών.
ἐγὼ δ' ἔσοπτρον εἴην,
ὅπως ἀεὶ βλέπῃς με·
ἐγὼ χιτὼν γενοίμην,
ὅπως ἀεὶ φορῇς με.
ὕδωρ θέλω γενέσθαι,
ὅπως σε χρῶτα λούσω·
μύρον, γύναι, γενοίμην,
ὅπως ἐγώ σ' ἀλείψω.
καὶ ταινίη δὲ μαστῶν,
καὶ μάργαρον τραχήλῳ,
καὶ σάνδαλον γενοίμην·
μόνον ποσὶν πάτει με.

~~~~

QU'IL SE VOUDROIT VOIR TRANSFORMÉ EN TOUT CE QUE TOUCHE SA MAISTRESSE

Jadis la fille de Tantale
En roch changea ſa couleur palle
Deſſus le ſable Phrygien,
Et ſe changea la fille belle
De Pandion en arondelle,
Comme dit le peuple ancien.
~~~~

Ha que pleuſt aux Dieux que je fuſſe
Ton miroir, à fin que je peuſſe,
Te mirant dedans moy, te voir :
Ou robe, à fin que me portaſſes,
Ou l'onde, en qui tu te lavaſſes,
Pour mieux tes beautez concevoir.

Ou le parfum & la civette
Pour emmuſquer ta peau douillette,
Ou le voile de ton tetin,
Ou de ton col la perle fine
Qui pend ſur ta blanche poitrine,
Ou bien, Maiſtreſſe, ton patin.

(Remi Belleau.)

MÊME SUJET

Pluſieurs, de leurs corps deſnuez
Se ſont veus en diverſe terre
Miraculeuſement muez,
L'un en ſerpent & l'autre en pierre.

L'un en fleur, l'autre en arbriſſeau,
L'un en loup, l'autre en colombelle;
L'un ſe vid changer en ruiſſeau,
Et l'autre devint arondelle.

Mais je voudrois eſtre miroir
Afin que touſjours tu me viſſes,

Chemiſe je voudrois me voir,
Afin que touſjours tu me priſſes.

Volontiers eau je deviendrois,
Afin que ton corps je lavaſſe ;
Eſtre du parfum je voudrois,
Afin que je te parfumaſſe.

Je voudrois eſtre le riban
Qui ſerre ta belle poitrine ;
Je voudrois eſtre le carquan
Qui orne ta gorge yvoirine.

Je voudrois eſtre tout autour
Le coral qui tes lèvres touche,
Afin de baiſer nuict & jour
Tes belles lèvres & ta bouche.

(Ronsard, *Odes*, t. II, 287, Bibl. elz.)

CHANSONNETTE EN VERS MESURÉS SUR LE MÊME SUJET

Si foi ſe doit ajouter
Aux changements du vieux temps,
Les dieux ſouvent deguiſés
Pour leurs deſirs accomplir
Diverſes formes ont pris :
Qui d'un taureau, qui d'un bouc,
Qui d'un cheval au beau crin,

Qui d'un ſatire cornu,
Comme ils ſe ſont aviſés.

Qu'autant je puſſe qu'un dieu
Pour a ſouhait me changer
Afin d'avoir privauté
De celle qui me tient pris !
Sentir ſoudain me voudrais
Son beau collet de reſeuil
Afin que puſſe toujours
Toucher ſa joue & ſon ſein.

Sentir ſoudain me voudrais,
Ruban de ſes cheveux tors,
Afin que puſſe toujours
Etre enlacé de ſon poil !
Sentir ſoudain me voudrais
Le gant qui garde ſes doigts,
Afin que fuſſe partout
Toujours tenu de ſes mains.

Sentir ſoudain me voudrais
Jartiere pour la jarter,
Afin d'etreindre & ſerrer
Sa belle grève a l'entour.
Sentir ſoudain me voudrais
Chemiſe miſe à ſon dos
Afin de mieux retâter
Son bras, ſa cuiſſe, ſon flanc.

Mais quand de ces privautés
Me montrerait ſe facher,

Comme exceſſives pour moi,
Tant ſeulement je voudrais
Etre un patin de ſes pieds,
Afin qu'heureux me rendant
Sur moi la belle marchât.
Car, belle, j'aimerais mieux
Me voir foulé de ton pied
Qu'aller, par autre porté,
Fut-ce au plus haut de ſon chef!

(BAÏF, *Poésies choisies*, 368, Becq de Fouquières.)

Olivier de Magny a fait de cette odelette une imitation très prolixe qui mérite toutefois d'être citée.

DE SES DÉSIRS, A S'AMYE

Je vouldrois eſtre d'abondant,
La perle que je voy pendant
Au bout de voſtre belle oreille,
Pour plus commodement pouvoir
Vous faire le ſecret ſçavoir
De mon amytié nompareille.

Je vouldrois eſtre le colet
Qui ſur voſtre ſein graſſelet
Couvre ces deux tetons d'ivoire,
Pour avoir l'heur de les toucher,
Et pour pouvoir mieulx empeſcher
Qu'autre n'euſt part en ceſte gloire

Volontier je ferois encor,
Cefte belle ceinture d'or
Qui les flancz vous ceint et vous lye,
Pour eftroictement vous lyer,
Et pour garder de m'oublier
Non plus que je ne vous oublye.

Je vouldrois eftre un oreiller,
Afin de vous voir fommeiller;
Et fi vouldrois eftre une mouche,
Quand en efté vous fommeillez,
Pour mieulx baifer les beaux oeilletz
Qui font autour de voftre bouche.

Je vouldrois eftre transformé
En quelque beau gand parfumé
Pour baifer fouvent à mon aife,
De voftre main les doigtz poliz,
Les doigtz molz & blancz comme liz
Qui me font Dieu quand je les baife.

Je vouldrois eftre le miroir
Où vous vous efbatez a veoir
Les beautez de voftre vifage :
Afin que je jouiffe mieulx
Des doux regards de vos beaux yeux,
Dont vous m'enflammez le courage.

Voluntiers je ferois auffi
Le buft que vous portez ainfi
Que fur l'efthomac on les porte,
Afin que je fuffe en ce poinct

Attaché tout le jour, et joinct
Avecq' vous d'une amytié forte.

Je vouldrois puis que Dieu voulust
Que je devinsse vostre luth,
Vostre cistre, ou vostre espinette,
Afin quand vous vouldriez sonner,
Que vous n'ouyssiez resonner
« Qu'allegez moy, plaisant brunette ».

(*IVe Liv. des Odes.*)

LE SOUHAIT

Du roi Phrygien la fille rebelle
Fut en noir rocher changée autrefois ;
La fière Prokné devint hirondelle,
Et d'un vol léger s'enfuit dans les bois.
Pour moi, que ne suis-je, ô chère maîtresse,
Le miroir heureux de te contempler,
Le lin qui te voile et te caresse,
L'eau que sur ton corps le bain fait couler,
Le réseau charmant qui contient et presse
Le ferme contour de ton jeune sein,
La perle, ornement de ton col que j'aime,
Ton parfum choisi, ta sandale même,
Pour être foulé de ton pied divin !

(Leconte de Lisle, *Poèmes antiques*, 166.)



ΑΛΛΟ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΡΩΤΙΚΟΝ ᾨΔΑΡΙΟΝ.
(B. 17. 18.)

Δότε μοι, δότ', ὦ γυναῖκες
Βρομίου πιεῖν ἀμυστί·
ὑπὸ καύματος γὰρ ἤδη
προδοθεὶς ἀναστενάζω.
δότε δ' ἀνθέων ἐκείνου
στεφάνους, δόθ', ὡς πυκάζω
τὰ μέτωπα μὴ 'πικαίειν
τόδε καῦμα· τῶν δ' Ἐρώτων
κραδίην, τίνι σκεπάζω;
παρὰ τὴν σκιὴν Βαθύλλου
καθίσω· καλὸν τὸ δένδρον·
ἁπαλὰς δ' ἔσεισε χαίτας
μαλακωτάτων κλαδίσκων.

V. 6. — Les vers 6, 7, 8, 9 ont été très heureusement corrigés par Bergk : « Donnez-moi des couronnes de fleurs (de ce dieu), afin que j'empêche cette chaleur de me brûler le front : Mais avec quoi défendrai-je mon cœur des Amours ? » La traduction de Mme Dacier est particulièrement curieuse : « Donnez-moi aussi des fleurs de ce buffet, car ma tête brûle dans un moment toutes les couronnes que je mets dessus. Le feu de mon amour ne paraît pourtant point au dehors, je l'enferme tout entier au fond de mon cœur ».

V. 10. — Dans H. Est., « παρὰ τὴν σκιὴν, Βάθυλλε, κάθισον », leçon qui invite aux non sens. « Mon cher Bathylle, asseyez-vous à l'ombre de ces beaux arbres ! » (Mme Dacier).

παρὰ δ' αὐτὸ ψιθυρίζει
πηγὴ ῥέουσα πειθοῦς·
τίς ἂν οὖν ὁρῶν παρέλθοι
καταγώγιον τοιοῦτο;

Dans l'édition de Henri Estienne, comme dans celle de Brunck, cette ode en forme deux, la 22e et la 23e. La première finit à : κραδίην τίνι σκεπάζω.

ODE

Or ſus filles, que l'on me donne
Dedans ce cryſtal qui rayonne,
A longs traits de ce Dieu gaillard :
Je ſuis tant alteré, qu'à peine
Puis-je retirer mon haleine,
Pour la grande chaleur qui m'ard.
Verſez-moy ceſte humeur ſacree,
Et d'une couronne pampree
Couvrez de mon front la chaleur :
Las ! je couvre bien d'autre ſorte
La chaleur d'Amour que je porte,
Las ! je la couvre de mon cœur.

V. 14. — ψιθυρίζει au lieu de ἐρεθίζει est une excellente correction. Cfr. Théocrite : ἁδύ τι τὸ ψιθύρισμα, etc.

CE QU'IL VEUT PRES L'IMAGE DE SON BATHYL

(L'ode est manque au grec.)

Fay-moy pres ce jouvenceau
Un ombrageux arbriſſeau,
Afin que ſa treſſe blonde
Soit au branle vagabonde
De ſes rameaux tendrelets :
Fay pres de luy creſpelets
Les replis d'une fontaine
Doux-coulant parmy la plaine.
Voyant ceſt heureux pourpris,
Dieux ! qui n'en ſeroit eſpris ?

(Remi Belleau.)



ΕΙΣ ΦΙΛΑΡΓΥΡΟΝ. (B. 34.)

Ὁ πλοῦτος εἴ γε χρυσοῦ
τὸ ζῆν παρεῖχε θνητοῖς,
ἐκαρτέρουν φυλάττων,
ἵν', ἂν θανεῖν ἐπέλθῃ,
λάβῃ τι καὶ παρέλθῃ.
εἰ δ' οὖν τὸ μὴ πρίασθαι
τὸ ζῆν ἔνεστι θνητοῖς,

τί χρυσὸς ὠφελεῖ με;
θανεῖν γὰρ εἰ πέπρωται,
τί καὶ μάτην στενάζω;
τί καὶ γόους προπέμπω;
ἐμοὶ γένοιτο πίνειν,
πιόντι δ' οἶνον ἡδὺν
ἐμοῖς φίλοις συνεῖναι,
ἐν δ' ἁπαλαῖσι κοίταις
τελεῖν τὰν Ἀφροδίταν.

~~~~~

QUE LA RICHESSE NE PEUT RIEN CONTRE LA MORT

Si l'or & la richeſſe
Retardoyent la viſteſſe,
La viſteſſe & le cours
De nos beaux jours,

Je l'aurois en reſerve,
Afin de rendre ſerve
La mort, tirant a ſoy
L'argent de moy.

Mais las ! puis que la vie
A tous vivans ravie
Ne ſe peut retarder
Pour marchander,
~~~~~

Que me ſert tant de plaintes,
Tant de larmes contraintes
Et ſanglots ennuyeux
Pouſſer aux cieux ?

Puis que la mort cruelle
Sans merci nous appelle,
Que nous ſerviroit or'
L'argent & l'or ?

Avant que mort deſcendre
Là-bas, je veux deſpendre
Et rire, à table mis
De mes amis,

Tenant ma Cytheree
Mollement enſerree,
Avant le mien treſpas,
Entre mes bras.

(Remi Belleau.)

SUR LE MÊME SUJET

Ha ! ſi l'or pouvoit allonger
D'un quart d'heure la vie aux hommes,
De ſoin on devroit ſe ronger
Pour l'entaſſer à grandes ſommes,

Afin qu'il peuſt ſervir de prix
Et de rançon à noſtre vie,
Et que la Mort, en l'ayant pris
De nous tuer n'eut plus envie.

Mais puis qu'on ne la peut tarder
Pour don ny pour or qu'on luy offre,
Que me ſerviroit de garder
Un treſor moiſi dans mon coffre ?

Il vaut mieux, Jamyn, ſ'addonner
A fueilleter touſjours un livre,
Qui pluſtoſt que l'or peut donner
Maugré la mort un ſecond vivre.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 288, Bibl. elz.)

SI LA VIE NOUS VENOIT, ETC.

Si la vie nous venoit
Pour de l'argent amaſſer,
Si richeſſe nous donnoit
Ne point a la mort paſſer :
J'endurerais pour ſçavoir
Si la mort me venant voir
De moy voudroit argent prendre,
Et ſur moy rien entreprendre.
Si rigueur de deſtinée
Touſjours ceſte loy nous tient

Que la chofe une fois née
Une fois a fa fin vient :
De quoy fert tant traquaffer
Pour de l'argent amaffer ?
De quoy fert trop fe chaloir
Dont on ne peut mieux valoir ?
Je ne veux rien fouhaiter
Que boire de mieux en mieux
Ayant loifir de hanter
Toujours mes compagnons vieux,
Et f'il m'en vient appetit,
Befongner le petit coup,
Befongner le petit coup.

(1573. Richard Renvoisy, *Odes d'Anacréon mises en musique.*)



ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ. (B. 38.)

'Επειδὴ βροτὸς ἐτύχθην
βιότου τρίβον ὁδεύειν,
χρόνον ἔγνων, ὃν παρῆλθον,
ὃν δ' ἔχω δραμεῖν, οὐκ οἶδα.
μέθετέ με φροντίδες·
μηδέν μοι καὶ ὑμῖν ἔστω.
πρὶν ἐμὲ φθάσῃ τὸ τέλος,
παίξω, γελάσω, χορεύσω
μετὰ τοῦ καλοῦ Λυαίου.

DE VIVRE GAYEMENT

Je ſuis né pour prendre fin,
Et pour faire le chemin
De ce trop ſoudain voyage :
Je cognois combien j'ay d'âge,
Mais, las ! je ne dois ſçavoir
Les ans que je puis avoir.
Loin de moy fuyez triſteſſe,
Fuyez ennuis & detreſſe,
Loin de moy fuyez vous tous,
Je n'ay que faire avec vous !
Pendant que vif je ſoupire,
Je veux dancer, je veux rire,
Ayant touſjours compagnon
Le bon Bacchus mon mignon.

(Remi Belleau.)

~~~~

Je ſuis homme né pour mourir ;
Je ſuis bien ſeur que du treſpas
Je ne me ſçaurois ſecourir
Que poudre je n'aille là bas.
Je cognois bien les ans que j'ay,
Mais ceux qui me doivent venir,
Bons ou mauvais, je ne les ſçay,
Ny quand mon age doit finir.
~~~~

Pour ce fuyez-vous-en, esmoy,
Qui rongez mon cœur à tous coups,
Fuyez-vous-en bien loin de moy.
Je n'ay que faire avecque vous.
Au moins, avant que trespasser,
Que je puisse à mon aise un jour
Jouer, sauter, rire & dancer
Avecque Bacchus & Amour.

(Ronsard, *Odes*, t. II, 385, Bibl. elz.)

ATTENDU QUE SUIS NAY, ETC.

Attendu que suis nay
Pour mortel vivre,
Et ainsi destiné
Que je dois suivre
Le bref chemin & cours
De mes jours par trop cours :
Le nombre bien je scay
De mes années
Déjà passées,
Et d'aage ce que j'ay.
Mais je ne puis scavoir
Ce qui m'en reste avoir.
Avec vous desmeller
Rien ne veux n'y mesler.
Avant la mort je veux
Pour tout affaire
Choisir a faire

Ris, gambades & jeux,
Et pourſuivre en tout lieu
Bacchus le gaillard Dieu.

(1573. Richard Renvoisy, *Odes d'Anacréon, mises en musique.*)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΟΙΝΟΝ ᾨΔΑΡΙΟΝ. (B. 43.)

Ὅταν πίω τὸν οἶνον,
εὕδουσιν αἱ μέριμναι.
τί μοι γόων, τί μοι πόνων,
τί μοι μέλει μεριμνῶν;
θανεῖν με δεῖ, κἂν μὴ θέλω·
τί τὸν βίον πλανῶμαι;
πίωμεν οὖν τὸν οἶνον,
τὸν τοῦ καλοῦ Λυαίου·
σὺν τῷ δὲ πίνειν ἡμᾶς
εὕδουσιν αἱ μέριμναι.

DU PLAISIR QU'IL A DE BOIRE

Quand je boy la taſſe pleine,
Tout travail & toute peine,
Et tous chagrineus deſpis
En moy dorment aſſoupis.

Q'ay-je affaire de me plaindre,
Puis que mort me doit eftraindre,
Et en defpit de mon vueil
Me coucher en un cercueil ?
Faut-il que je me foucie ?
Faut-il que j'erre en ma vie ?
Non, non, je beuray d'autant,
Compagnons, or fus avant,
Puis qu'en beuvant taffe pleine,
Tout travail & toute peine,
Et tous chagrineus defpis
En moy dorment affoupis.

(Remi Belleau.)

~~~~~

QUAND DU BON VIN JE BOY, etc.

Quand du bon vin je boy
Toft endormy je voy
Mes foucis & mes cures :
Que me chaut de travaux
D'entreprinfes ny maux
Ny de penfees dures ?
Il me faudra mourir
Et en terre pourrir
Bon gré malgré mes dents.
Que me chaut des erreurs
De la vie, des pleurs
Ny des defirs mordentz.
~~~~~

Buvons, buvons joyeux
De ce vin gracieux.
Pendant que le burons,
Noz ſoucis eſclarcis
Et travaux adoucis
Sans y penſer verrons.

(1573. Richard Renvoisy, *Odes d'Anacréon mises en musique.*)



ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΦΙΛΟΠΟΤΗΝ. (B. 46.)

Ὅταν ὁ Βάκχος εἰσέλθῃ,
εὕδουσιν αἱ μέριμναι·
δοκῶ δ' ἔχειν τὰ Κροίσου.
θέλω καλῶς ἀείδειν.
κισσοστεφὴς δὲ κεῖμαι,
πατῶ δ' ἅπαντα θυμῷ.
. . . .
ὅπλιζ', ἐγὼ δὲ πίνω.
φέρε μοι κύπελλον, ὦ παῖ·
μεθύοντα γάρ με κεῖσθαι
πολὺ κρεῖσσον ἢ θανόντα.

LE MESME

Auſſi toſt mon eſmoy
S'endort, que dedans moy,
Dedans moy eſt entree
Ceſte liqueur ſacree :
Gaillard je veux chanter,
Et riche me vanter
D'egaler en puiſſance
De Crœſe la chevance.
Tout a plat je m'eſtens
Sur le ventre, & je prens
Un tortis de lierre,
Puis le ſoing qui me ſerre,
Pour ne l'avoir jamais,
Sous le pié je le mets.
S'arme, qui a vouloir
S'armer, pour le devoir
D'acheter une gloire,
Quant a moy je veux boire :
Sus donc, page, ſoudain
Donne ce verre plein,
Mieux vaut ſe coucher yvre
Que mort ſans plus revivre.

(Remi Belleau.)

Lorfque Bacchus entre chez moy,
Je fen le foin, je fen l'efmoy
S'endormir, & ravy me femble
Que dans mes coffres j'ay plus d'or,
Plus d'argent & plus de threfor
Que Mide ne Crœfe enfemble.
Je ne veux rien finon tourner
Par la dance & me couronner
Le chef d'un tortis de lierre ;
Je foule en efprit les honneurs,
Et les eftats des grands feigneurs
A coups de pied j'écraze à terre.
Verfe-moy doncq' du vin nouveau,
Pour m'arracher hors du cerveau
Le foin par qui le cœur me tombe ;
Verfe donc pour me l'arracher.
Il vaut mieux yvre fe coucher
Dans le lict, que mort dans la tombe.

(Ronsard, *Odes*, II, 435, Bibl. elz.)

QUAND BACCHUS ENTRE EN MOY, etc.

Quand Bacchus entre en moy
S'endort tout mon esmoy,
Et lors bien il me femble
Que Crefus je reffemble,
N'ayant autre souhait
Sinon chanter dehait

Coronné de lierre.
Je me couche par terre,
D'un cœur celeſte & haut
Disant : rien ne me faut.
Arme toy, ſ'il te plaiſt,
C'eſt le vin qui me paiſt.
Ça, page, ça la couppe
Pour boire a ceſte troupe
Mieux vaut ſe coucher yvre
Que mort pour ne plus vivre.

(1573. Richard Renvoisy, *Odes d'Anacréon mises en musique.*)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΔΙΟΝΥΣΟΝ, ΗΓΟΥΝ ΕΙΣ ΟΙΝΟΝ. (B. 47.)

Τοῦ Διὸς ὁ παῖς ὁ Βάκχος,
ὁ λυσίφρων ὁ Λυαῖος,
ὅταν εἰς φρένας τὰς ἐμάς
εἰσέλθῃ μεθυδώτας,
διδάσκει με χορεύειν.
ἔχω δέ τι καὶ τερπνόν
ὁ τᾶς μέθας ἐραστάς·
μετὰ κρότων, μετ' ᾠδᾶς
τέρπει με κἀφροδίτα,
καὶ πάλιν θέλω χορεύειν.

LE MESME

Bacchus, race de Jupiter,
Le deli-ſoing, le chaſſe-peine,
Si toſt qu'ay la poitrine pleine
De luy, il m'apprend à sauter :
Ce qu'en plaiſir me fait paſſer
Le fil des ans : puis ma mignonne
Quand je ſuis las, plaiſir me donne,
Et puis je retourne dancer.

(REMI BELLEAU.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΚΟΡΗΝ. (B. 15.)

Ἄγε, ζωγράφων ἄριστε,
γράφε, ζωγράφων ἄριστε,
Ῥοδίης κοίρανε τέχνης,
ἀπεοῦσαν, ὡς ἂν εἴπω,
γράφε τὴν ἐμὴν ἑταίρην.
γράφε μοι τρίχας τὸ πρῶτον
ἁπαλάς τε καὶ μελαίνας·
ὁ δὲ κηρὸς ἄν δύνηται,
γράφε καὶ μύρου πνεούσας.
γράφε δ' ἐξ ὅλης παρειῆς
ὑπὸ πορφυραῖσι χαίταις
ἐλεφάντινον μέτωπον.
τὸ μεσόφρυον δὲ μή μοι

διάκοπτε, μήτε μίσγε·
ἐχέτω δ', ὅπως ἐκείνη,
τὸ λεληθότως σύνοφρυ,
βλεφάρων ἴτυν κελαινήν.
τὸ δὲ βλέμμα νῦν αληθῶς
ἀπὸ τοῦ πυρὸς ποίησον,
ἅμα γλαυκόν, ὡς Ἀθήνης,
ἅμα δ' ὑγρόν, ὡς Κυθήρης.
γράφε ῥῖνα καὶ παρειάς,
ῥόδα τῷ γάλακτι μίξας.
γράφε χεῖλος, οἷα Πειθοῦς,
προκαλούμενον φίλημα.
τρυφεροῦ δ' ἔσω γενείου
περὶ λυγδίνῳ τραχήλῳ
Χάριτες πέτοιντο πᾶσαι.
στόλισον τὸ λοιπὸν αὐτήν
ὑποπορφύροισι πέπλοις·
διαφαινέτω δὲ σαρκῶν
ὀλίγον, τὸ σῶμ' ἐλέγχον.
ἀπέχει· βλέπω γὰρ αὐτήν.
τάχα, κηρὲ, καὶ λαλήσεις.

LE POURTRAIT DE SA MAISTRESSE

Sus donc, peintre, ſus donc avant,
Peintre gentil, peintre ſçavant,

V. 22. — Mme Dacier a mis sous ce vers une note toute pleine de naïveté : « Anacréon ne veut pas que le peintre fasse le nez rouge à sa maîtresse, car c'étoit un défaut chez les Grecs, comme présentement parmi nous ».

A ce tableau que l'on me trace
Au vif le pourtrait et la grace
De ma mignonne que je voy
Maintenant abſente de moy,
Mais comme j'ay la ſouvenance
De ſes beautez en ſon absence.
Fay-luy le cheveu noirciſſant,
En longues treſſes finiſſant,
Et ſi peux parfumer la table,
Fay que ſon cheveu delectable
Soupire un flair delicieux :
Puis ſous le noir de ſes cheveux,
Fais-y, peintre, un beau front d'yvoire,
Le ſiege de honte et de gloire
Meſlé d'un rougiſſant vermeil,
Du tout au viſage pareil.
Mais ſurtout garde-moy la grace
Du ſourcy, laiſſant bonne eſpace
Entre deux, ſans les aſſembler,
Et qu'on les face reſembler
Et ſi bien perdre leur vouture
Qu'ils trompent l'œil & la nature.
Noire la paupière, & les yeux
Semblent un flambeau radieux,
L'un verd, de Pallas l'aſſeuree,
L'autre mignard, de Cytheree :
Et pour rendre son teint parfait,
Meſle les roſes dans le lait.
Pein-moy sa lèvre doucelette,
Fort attrayante, un peu groſſette.
Le menton douillet, et le col
Où toutes les Graces d'un vol

Dreſſent leurs ælles eſbranlees
En mille doucettes volees.
Au ſurplus, un accouſtrement
De creſpe, mis ſi proprement
Que du travers de ſa veſture
Les flots de ſa blanche charnure
L'on entrevoye, et que les plis
Monſtrent ſes membres accomplis.

Il suffit, je la voy, c'eſt elle :
Et poſſible eſt que la cruelle,
Par la peinture que je voy,
Parlera doucement à moy.

(Remi Belleau.)



ΕΙΣ ΝΕΩΤΕΡΟΝ ΒΑΘΥΛΛΟΝ. (B. 16.)

Γράφε μοι Βάθυλλον οὕτω
τὸν ἑταῖρον, ὡς διδάσκω.

V. 1. — Ce Bathylle fut célébré par Anacréon sur l'ordre de Polycrate, si l'on en croit Elien qui loue le poète, au nom de la morale, de n'avoir été que le porte-paroles du tyran. Polycrate éleva dans Samos à ce *beau garçon*, comme dit Mme Dacier, une statue qui a été décrite en ces termes par Apulée : « *Vel inde ante aram Bathylli statua a Polycrate tyranno dicata, qua nihil videor effectius cognovisse. Adolescens est visenda pulchritudine, crinibus fronte parili separatu per malas remulsis : pone autem coma prolixior interlucentem cervicem scapularum finibus*

λιπαρὰς κόμας ποίησον,
τὰ μὲν ἔνδοθεν μελαίνας,
τὰ δ' ἐς ἄκρον ἡλιώσας·
ἕλικας δ' ἐλευθέρους μοι
πλοκάμων ἄτακτα συνθεὶς
ἄφες, ὡς θέλωσι, κεῖσθαι.
ἁπαλὸν δὲ καὶ δροσῶδες
στεφέτω μέτωπον ὀφρὺς
κυανοτέρη δρακόντων.
μέλαν ὄμμα γοργὸν ἔστω,
κεκερασμένον γαλήνῃ,
τὸ μὲν ἐξ Ἄρηος ἕλκον,
τὸ δὲ τῆς καλῆς Κυθήρης,
ἵνα τις τὸ μὲν φοβῆται,
τὸ δ' απ' ἐλπίδος κρεμᾶται·
χνοΐην δ' ὁποῖα μῆλον
ῥοδέην ποίει παρειήν·
ἐρύθημα δ', ὡς ἂν Αἰδοῦς,
δύνασαι γὰρ, ἐμποίησον.
τὸ δὲ χεῖλος οὐκέτ' οἶδα
τίνι μοι τρόπῳ ποιήσεις·

---

obumbrat, Cervix succi plena, malæ uberes, genæ teretes, ac medio mento lacuna, eique prorsus citharædicus status... Cithara baltheo cælato apta, strictim sustinetur; manus ejus teneræ, procerulæ, læva distantibus digitis nervos molitur : dextera psallentis gestu pulsabulum citharæ admovet, ceu parata percutere, quum vox in cantico interquievit : quod interim canticum videtur ore tereti semihiantibus in conatu labellis eliquare. Verum hæc quidem statua esto cujuspiam puberum qui, Polycrati tyranno dilectus, Anacreonteum amicitiæ gratia cantillat. »

(*Les Florides*, Liv. II, ch. 15.)

ἀπαλὸν γέμον τε Πειθοῦς.
τὸ δὲ πᾶν ὁ κηρὸς αὐτὸς
ἐχέτω λαλῶν σιωπῇ.
μετὰ δὲ πρόσωπον ἔστω
τὸν Ἀδώνιδος παρελθὼν
ἐλεφάντινος τράχηλος.
μεταμάζιον δὲ ποίει
διδύμας τε χεῖρας Ἑρμοῦ,
Πολυδεύκεος δὲ μηρούς,
Διονυσίην δὲ νηδύν.
ἀπαλῶν δ' ὕπερθε μηρῶν,
μηρῶν τὸ πῦρ ἐχόντων,
ἀφελῆ ποίησον αἰδῶ,
Παφίην θέλουσαν ἤδη.
φθονερὴν ἔχεις δὲ τέχνην,
ὅτι μὴ τὰ νῶτα δεῖξαι
δύνασαι· τὰ δ' ἦν ἀμείνω.

V. 27. — Dans beaucoup d'éditions : Μέγα δὲ πρόσωπον ἔστω. Ce qui permet à Mme Dacier de traduire : « fais-lui le visage grand », et d'ajouter cette note : « Le mot grec πρόσωπον signifie aussi toute la personne ; si on le prend ici en ce sens, il faut traduire, *et qu'il ait la taille belle.* Car les Grecs ne connoissoient de belle taille que la grande. Aristote a même écrit dans ses Morales que les petites perſonnes pouvoient être bien faites, mais qu'elles ne pouvoient jamais être belles ». — Nous pouvons être certain que la taille de Mlle Le Fèvre ne laissait rien à désirer ; aussi la reine Christine la complimentait dans une lettre d'être « une belle et agréable fille ».

V. 32. — La pudique Mme Dacier a laissé en blanc dans sa traduction ce vers et les cinq qui suivent. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'elle était dédiée à un homme qui ne riait guère : l'austère Montausier.

τί με δεῖ πόδας διδάσκειν;
λάβε μισθὸν ὅσσον εἴπῃς·
τὸν Ἀπόλλωνα δὲ τοῦτον
καθελὼν ποίει Βάθυλλον.
ἢν δ' ἐς Σάμον ποτ' ἔλθῃς,
γράφε Φοῖβον ἐκ Βαθύλλου.

LE POURTRAIT DE BATHYLLE

Fay-moy d'une façon gentille,
Peintre, en ce tableau mon Bathylle,
Mon mignon : fay-luy le poil blond,
Parfumé, noirciſſant au fond,
Le bout jauniſſant en la ſorte
Que le poil d'or que Phebus porte.
Laiſſe libre ſon poil meſlé,
Frizé, retors & creſpelé,
Comme il voudra errer en ondes,
A l'entour du col vagabondes :
Puis fay que le tendre cerceau
Du ſourci, plus noir que la peau
Des dragons, ſon beau front couronne,
Son front rouſoyant, puis façonne
L'œil brun, doucement rigoureux,
Trampé d'un appaſt doucereux :
L'un retirant à Mars rebelle,
Et l'autre à la Cyprine belle,
Diverſement à fin auſſi
Qu'eſtant tous deux meſlez ainſi,

Œilladant le doux, on eſpere,
Et craignant l'autre, on deſeſpere.
Puis reſpand deſſus le vermeil
De ſon teint un poil tout pareil
A cil qu'on voit, quand ſur la branche
Au matin la cognace franche
Jaunoye en ſon coton nouveau
Par deſſus ſa jaunaſtre peau,
Meſlant une honteuſe grace
Tant que pourras deſſus ſa face.
Mais, mon Dieu, je ne ſçay comment
Tu pourras peindre proprement
L'honneur de ſa bouche riante :
Fay- la doucement attrayante,
Brief ſi bien la contrefaiſant
Qu'elle deviſe en ſe taiſant.
Fay-luy grand front : hé, ma memoire
Outrepaſſoit le bel yvoire
De ſon col ſemblable à celuy
Du bel Adonis : puis fay-luy
L'eſtomac meſme & la jointure
Des deux mains du facond Mercure,
Le ventre rond & potelé
Comme celuy du cuiſſe-né.
Du beau Pollux fay-luy la cuiſſe,
Fay-luy ſon aine qui rougiſſe,
Son aine tendrette, ou ſoit veu
Entre les deux un petit feu :
Puis fay-luy ſon, qui ne face ores
Que bien peu commencer encores
A ſe chatouiller du deſir
De Venus & de ſon plaiſir.

Hà Dieu, que ton art porte envie
Aux plaiſirs de ma pauvre vie,
Me celant par ſa cruauté
De ſon dos la tendre beauté !
Quant au ſurplus je n'ay que faire
T'enſeigner comme il faut pourtraire
Ses deux piés : voila ton payment,
Et te prye change promptement
Ceſt Apollon a ton ouvrage,
Et ſi tu fais jamais voyage
En Samos, ſur ce meſme trait
Pein-moy d'Apollon le pourtrait.

(Remi Belleau.)



ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ. (B. 19.)

Αἱ Μοῦσαι τὸν Ἔρωτα
δήσασαι στεφάνοισιν
τῷ Κάλλει παρέδωκαν.
καὶ νῦν ἡ Κυθέρεια
ζητεῖ λύτρα φέρουσα
λύσασθαι τὸν Ἔρωτα.
κἂν λύσῃ δέ τις αὐτόν,
οὐκ ἔξεισι, μένει δέ·
δουλεύειν δεδίδακται.

QU'AMOUR EST PRISONNIER DE LA BEAUTÉ ET SERVITEUR DES MUSES

Les Mufes lierent un jour
De fleurettes l'enfant Amour,
Et le menerent garroté
Dans les prifons de la Beauté :
Puis Venus pour le racheter
A la Beauté vint prefenter
Sa rançon, mais il ne peut pas
Sortir affranchi de fes las,
N'en pouvant fortir deformais,
Eftant fon efclave à jamais.

(REMI BELLEAU.)

Ronsard n'a pas traduit, mais imité cette ode : « A l'idée de l'auteur grec il a substitué dit Sainte-Beuve, une idée tout aussi gracieuse, et l'a revêtue de formes encore plus charmantes ».

L'AMOUR PRISONNIER DES MUSES

Les Mufes lierent un jour
De chaines de rofes Amour,
Et, pour le garder, le donnerent
Aux Graces & à la Beauté,
Qui, voyant fa defloyauté,
Sur Parnaffe l'emprifonnerent.

Si toſt que Venus l'entendit,
Son beau ceſton elle vendit
A Vulcan pour la delivrance
De ſon enfant, & tout ſoudain,
Ayant l'argent dedans la main,
Fit aux Muſes la reverence :

« Muſes, deeſſes des chanſons,
Quand il faudrait quatre rançons
Pour mon enfant, je les apporte ;
Delivrez mon fils priſonnier. »
Mais les Muſes l'ont fait lier
D'une autre chaiſne bien plus forte.

Courage donques, amoureux,
Vous ne ſerez plus langoureux ;
Amour eſt au bout de ſes ruſes ;
Plus n'oſeroit ce faux garçon
Vous refuſer quelque chanſon,
Puiſqu'il eſt priſonnier des Muſes.

(Ronsard, *Odes*, t. II, 285, Bibl. elz.)



ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ ΜΕΜΕΘΥΣΜΕΝΟΝ. (B. 8.)

Ἄφες με, τοὺς θεούς σοι,
πιεῖν, πιεῖν ἀμυστί ·
θέλω, θέλω μανῆναι.

ἐμαίνετ' Ἀλκμέων τε
χὠ λευκόπους Ὀρέστης,
τὰς μητέρας κτανόντες·
ἐγὼ δὲ μηδένα κτάς,
πιὼν δ' ἐρυθρὸν οἶνον
θέλω, θέλω μανῆναι.
ἐμαίνεθ' Ἡρακλῆς πρίν
δεινὴν κλονῶν φαρέτρην
καὶ τόξον Ἰφίτειον.
ἐμαίνετο πρὶν Αἴας
μετ' ἀσπίδος κραδαίνων
τὴν Ἕκτορος μάχαιραν·
ἐγὼ δ' ἔχων κύπελλον
καὶ στέμμα τοῦτο χαίταις,
οὐ τόξον, οὐ μάχαιραν,
θέλω, θέλω μανῆναι.

QU'IL NE VEUT D'AUTRES ARMES QUE LE VIN

Or ſus permettez que je boive
A longs traits, & que je deçoive

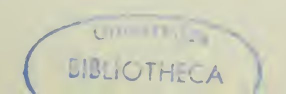
V. 5. — λευκόπους, celui qui a les pieds blancs : épithète singulière à laquelle quelques commentateurs ont substitué : λυκόπους, celui qui a des pieds de loup, les exilés et les bannis étant souvent comparés à des loups. Dans leurs traductions latines de cette ode, Henri Estienne et Helias Andreas laissent, comme on le verra, cette épithète de côté.

Mes ennuis, auſſi bien je veux,
Je veux devenir furieux.
Le tu-mere trop manifeſte
Alcmeon le fut, & Oreſte,
Le meurdrier Oreſte au pié blanc:
Mais moy, je n'aime point le ſang,
J'aime bien ce clairet breuvage
Et puis entrer en douce rage :
Hercule y entra quelquefois
Branlant en main de ſon carquois
La peſante charge indontee,
Enſemble ſon arc Iphitee ;
Ajax auſſi y entra or,
Quand contre le bouclier d'Hector,
Colere au milieu des alarmes
Il faiſoit craqueter ſes armes.
Et moy branlant ce verre plein,
Sans arc & ſans eſpee en main,
Portant la couronne fleurie,
J'ay vouloir d'entrer en furie.

(Remi Belleau.)

TRADUCTIONS LATINES

Sine hauſtibus Lyœum,
Sine hauriam profundis.
Furere hunc volo furorem.
Furebat olim Oreſtes,



Furebat Alcmœonque,
Uterque matricida.
At nemine ipſe cæſo,
Leni mero sed hauſto
Furere hunc volo furorem.
Olim Hercules furebat,
Quaſſans et Iphiteum
Arcum et trucem pharetram.
Olim furebat Ajax
Enſem Hectoris coruſcans,
Septemplicemque parmam.
At poculum ipse gestans
Et has comis corollas,
Non spiculum, nec ensem,
Furere hunc volo furorem.

(Henri Estienne.)

Merum merum Lyœi
Prolixius propina.
Furam, furam libenter,
Furebat olim Orestes,
Alcmœon et furebat,
Uterque matre cæſa.
Qui neminen necavi,
Sed optimum Lyœi
Vinum bibi rubellum,
Furam, furam libenter.
Porro Hercules furebat

Quaſſans gravem pharetram,
Arcus et Iphiteos.
Necnon furebat Aiax,
Cum parmula vibrans et
Gravem Hectoris machæram.
Ego scyphum capacem,
Habens, et hanc coronam,
Arcu sine et machæra,
Furam, furam libenter.

(Helias Andreas, *Anacreontis Teii Antiquissimi poetæ lyrici Odæ,* édit. 1556.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΕΡΩΤΑΣ. (B. 13.)

Εἰ φύλλα πάντα δένδρων
ἐπίστασαι κατειπεῖν,
εἰ κύματ' οἶδας εὑρεῖν
τὰ τῆς ὅλης θαλάσσης,
σὲ τῶν ἐμῶν ἐρώτων
μόνον ποῶ λογιστήν.
πρῶτον μὲν ἐξ Ἀθηνῶν
ἔρωτας εἴκοσιν θές
καὶ πεντεκαίδεκ' ἄλλους.
ἔπειτα δ' ἐκ Κορίνθου
θὲς ὁρμαθοὺς ἐρώτων·
Ἀχαΐης γάρ ἐστιν,
ὅπου καλαὶ γυναῖκες.

τίθει δὲ Λεσβίους μοι
καὶ μέχρι τῶν Ἰώνων
καὶ Καρίης Ῥόδου τε
δισχιλίους ἔρωτας.
τί φής; ἐκηριώθης;
οὔπω Σύρους ἔλεξα,
οὔπω πόθους Κανώβου,
οὐ τῆς ἅπαντ' ἐχούσης
Κρήτης, ὅπου πόλεσσιν
Ἔρως ἐποργιάζει.
τί σοι θέλεις ἀριθμῶ
καὶ τοὺς Γαδείρων ἐκτός,
τῶν Βακτρίων τε κἰνδῶν
ψυχῆς ἐμῆς ἔρωτας;

DU NOMBRE INFINI DE SES AMOURS

Si tu contes des bois vers
Toutes les fueilles enſemble,
Ou le ſablon qui ſ'aſſemble
Aux bords de toutes les mers,
Seul me feras le diſcours
Du nombre de mes amours.
Conte vingt Atheniens,
Et puis en adjouſte quinze,
Et la troupe bien apprinſe
Des amours Corinthiens,
Ceux d'Achaïe, où la fleur
Des beautez a la faveur,

Contant les amours nouveaux
De Lefbos, en Ionie :
Ceux de Rhode & de Carie,
Ce font deux mille amoureaux.
Puis tu me diras : « O dieux,
Aimes-tu en tant de lieux ? »
Je n'ay dit le Syrien,
Ny ceux-là que je fouhaite
Et en Canobe & en Crete,
D'Amour le fiege ancien.
Veux-tu conter par les dois
Les Bacchiens, les Indois,
Et tous les feux de Gadire ?
Helas ! je ne te puis dire
L'Amour qui f'eft fait vainqueur
En tant de lieux de mon cœur.

(Remi Belleau.)

SUR LE MÊME SUJET

Si tu me peux conter les fleurs
Du printemps & combien d'arene
La mer, trouble de fes erreurs,
Contre le bord d'Afrique ameine ;

Si tu me peux conter des cieux
Toutes les eftoilles ardantes,
Et des vieux chefnes fpacieux
Toutes les fueilles verdoyantes ;

Si tu me peux conter l'ardeur
Des amans et leur peine dure,
Je te feray le ſeul conteur,
Magny, des amours que j'endure.

Conte d'un rang premierement
Deux cens que je pris en Touraine;
De l'autre rang, ſecondement,
Quatre cens que je pris au Maine.

Conte, mais jette prés à prés
Tous ceux d'Angers et de la ville
D'Amboiſe, et de Vendoſme aprés,
Qui ſe montent plus de cent mille.

Conte aprés six cens à la fois
Dont à Paris je me vy prendre;
Conte cent millions qu'à Blois
Je pris dans les yeux de Caſſandre.

Quoy ! tu fais les contes trop cours !
Il ſemble que portes envie
Au grand nombre de mes amours;
Conte-les tous, je te ſupplie.

Mais non, il les vaut mieux oſter,
Car tu ne trouverois en France
Aſſez de gettons pour conter
D'amours une telle abondance.

(Ronsard, *Odes*, t. II, 439, Bibl. elz.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΧΕΛΙΔΟΝΑ. (B. 25.)

Σὺ μὲν φίλη χελιδὼν
ἐτησίη μολοῦσα
θέρει πλέκεις καλιήν·
χειμῶνι δ' εἶς ἄφαντος
ἢ Νεῖλον ἢ 'πὶ Μέμφιν.
Ἔρως δ' ἀεὶ πλέκει μευ
ἐν καρδίῃ καλιήν.
Πόθος δ' ὁ μὲν πτεροῦται,
ὁ δ' ὠόν ἐστιν ἀκμήν,
ὁ δ' ἡμίλεπτος ἤδη.
βοὴ δὲ γίνετ' αἰεί
κεχηνότων νεοσσῶν.
Ἐρωτιδεῖς δὲ μικροὺς
οἱ μείζονες τρέφουσιν.
οἱ δὲ τραφέντες εὐθὺς
πάλιν κύουσιν ἄλλους.
τί μῆχος οὖν γένηται;
οὐ γὰρ σθένω τοσούτους
Ἔρωτας ἐκβοῆσαι.

V. 19. — Au lieu de « ἐκβοῆσαι », on a supposé ἐκσοβῆσαι, chasser, ἐκτροφῆσαι, nourrir, etc.

Nam turba tanta amorum est
Ut jam tot una lingua
Non possit explicare. (H. Estienne.)

L'ARONDELLE

Ha Dieu, tu reviens tous les ans,
Tu reviens tous les ans, mignonne,
Et puis, ton petit bec maçonne
Ton nid, au retour du Printems.
L'Hyver venu, tu t'en retournes,
Ou deſſus Memphis tu ſejournes,
Ou ſur le Nil : las ! mais Amour,
Amour cruel, Amour ſans ceſſe
Son nid en ma poitrine dreſſe,
Y faiſant eternel ſejour.
L'un de ſes petits ſur le dos
A le duvet, & branle l'æle,
L'autre eſt en ſa coque nouvelle,
Et l'autre eſt a demi eclos :
Puis ceſte amoureuſe nichee
Touſjours demande la bechee,
Touſjours crie & touſjours a faim,
Les plus grands les petits nourriſſent :
Ainſi jamais ils ne periſſent,
En recouvant d'autres ſoudain.
Qu'eſt-ce, Dieux, que faire je doy ?
Helas ! Je ne puis ce me ſemble,
Tel nombre d'amoureaux enſemble
Couver & nourrir dedans moy.

(REMI BELLEAU.)

L'ARONDELLE

Si toft que tu fens arriver
La froide faifon de l'hyver,
En feptembre, chère arondelle,
Tu t'en voles bien loin de nous ;
Puis tu reviens, quand le temps doux,
Au mois d'avril fe renouvelle.

Mais Amour, oyfeau comme toy,
Ne f'enfuit jamais de chez moy :
Toufjours mon hofte je le trouve ;
Il fe niche en mon cœur toufjours,
Et pond mille petits Amours
Qu'au fond de ma poitrine il couve.

L'un a des ailerons au flanc,
L'autre de duvet eft tout blanc,
Et l'autre ne fait que d'éclore ;
L'un de la coque a demy fort,
Et l'autre en becquette le bord,
Et l'autre eft dedans l'œuf encore.

J'entends, foit de jour, foit de nuit
De ces petits Amours le bruit,
Béans pour avoir la béchée
Qui font nourris par les plus grans,
Et grands devenus, tous les ans
Me couvent une autre nichée.

(Ronsard, *Odes*, II, 358, Bibl. elz.)

L'ARONDELLE

Toy, mignonne arondelle,
Voyagere annuelle,
L'efté ton nid tu fais
Et tout l'hyver tu es
Invifible, et t'enfuis
Au Nil ou en Memphis.
Las, mais Amour fans ceffe
Son nid dans mon cœur dreffe !
Un amour f'empluma or,
Un autre eft œuf encor,
L'autre eft ja my-éclos ;
Et, toufjours fans repos,
Des petits qui pipient
Béans dedans moy crient.
Par les amours grandets
Les petits amourets
Sont nourris ; et, nourris
Soudain font de petits
Une nouvelle engeance.
Et quoy ? Quand la puiffance
De nombrer n'ha ma voix
Tant d'amours à la fois.

(Baïf, *Poés. choisies*, 191, Becq de Fouquières.)

Je t'aime, gentil oifeau
Qui t'en reviens le printemps
Chez nous refaire ton nid,

Et puis l'hiver te perdant
Droit ſur le Nil tu t'en vas
Devers le Caire, à Memphis :
Mais au dedans de mon cœur
Amour se niche toujours.
A un petit Cupidon
La plume pouſſe déjà ;
L'autre encore eſt dedans l'œuf :
L'autre a demi ſe montrant
Dehors la coque s'éclôt ;
Et les petits Cupidons
Toujours ils crient un cri
Le bec ouvert et bayant.

(*Ibid.*, 367.)



ΕΙΣ ΚΟΡΗΝ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ. (B. 49.)

Μή με φύγῃς ὁρῶσα
τὰν πολιὰν ἔθειραν·
μηδ' ὅτι σοὶ πάρεστιν
ἄνθος ἀκμαῖον ἥβας,
δῶρα τἀμὰ διώσῃ.
ὅρα κἀν στεφάνοισιν
ὅπως πρέπει τὰ λευκά
ῥόδοις κρίν' ἐμπλακέντα.

A SA MAISTRESSE

Pourtant ſi j'ay le poil griſon,
Ne me dedaigne pas, maiſtreſſe,
Ores que tu ſois en jeuneſſe,
Et en ta plus verte ſaiſon.

Voy-tu pas que les lis meſlez
Avecques la roſe vermeille,
Servent de grace nompareille
Aux replis de tes chapelez ?

(Remi Belleau.)

~~~~~

IMITATION DE RONSARD

Pourtant ſi j'ay le chef plus blanc
Que n'eſt d'un lys la fleur eſcloſe,
Et toy le viſage plus franc
Que n'eſt le bouton d'une roſe ;

Pour cela, cruelle, il ne faut
Fuir ainſi ma teſte blanche,
Si j'ay la teſte blanche en haut,
J'ay en bas la queue bien franche.

Ne ſçais-tu pas, toy qui me fuis,
Que pour bien faire une couronne
~~~~~

Ou quelque beau bouquet, d'un lis
Touſjours la roſe on environne.
(Ronsard, *Odes*, t. II, 286, Bibl. elz.)



ΕΙΣ ΕΥΡΩΠΗΝ. (B. 52.)

Ὁ ταῦρος οὗτος, ὦ παῖ,
Ζεύς μοι δοκεῖ τις εἶναι·
φέρει γὰρ ἀμφὶ νώτοις
Σιδωνίαν γυναῖκα·
περᾷ δὲ πόντον εὐρύν,
τέμνει δὲ κῦμα χηλαῖς·
οὐκ ἂν δὲ ταῦρος ἄλλος
ἐξ ἀγέλης ἐλασθείς
ἔπλευσε τὴν θάλασσαν,
εἰ μὴ μόνος ἐκεῖνος.

~~~~

SUR UN TABLEAU DU RAVISSEMENT D'EUROPE

Ce toreau qui porte en crope
La Sidonienne Europe,
Et qui paſſe la grand' mer,
Je croy que c'eſt Jupiter.
Voyez comme il coupe & ſonde
Les flots de la mer profonde
~~~~

De l'ongle, puis du troupeau
Jamais on ne vit toreau
Traverſer l'humide eſpace,
Si ce n'eſt luy qui le paſſe.

(Remi Belleau.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΤΟ ΑΝΕΤΩΣ ΖΗΝ. (B. 50.)

Τί με τοὺς νόμους διδάσκεις
καὶ ῥητόρων ἀνάγκας;
τί δέ μοι λόγων τοσούτων,
τῶν μηδὲν ὠφελούντων;
μᾶλλον δίδασκε πίνειν
ἁπαλὸν πῶμα Λυαίου·
μᾶλλον δίδασκε παίζειν
μετὰ χρυσῆς Ἀφροδίτης.
πολιαὶ στέφουσι κάραν·
βάλ' ὕδωρ, δὸς οἶνον, ὦ παῖ,
τὴν ψυχήν μου κάρωσον.
βραχὺ μὴ ζῶντα καλύπτεις·
ὁ θανὼν οὐκ ἐπιθυμεῖ.

QU'IL NE VEUT APPRENDRE QU'A BOIRE ET NON DE SUIVRE LE BARREAU

Hé pourquoy m'apprens-tu l'ufage
Du jargon rhetoricien ?
Hé que nous fert tant de langage
Qui ne nous profite de rien ?
Appren-moy goufter la liqueur
De ce bon Pere qui m'agree,
Et avec Venus la doree
Appren-moy d'egayer mon cœur.
Je grifonne : Page, de l'eau,
Du vin que j'endorme mon ame.
Bien toft je feray fous la lame :
Que desire un mort au tombeau ?

(Remi Belleau.)



ΕΙΣ ΤΟ ΕΑΡ. (Β. 44.)

Ἴδε πῶς ἔαρος φανέντος
Χάριτες ῥόδα βρύουσι·
ἴδε πῶς κῦμα θαλάσσης
ἁπαλύνεται γαλήνῃ·
ἴδε πῶς νῆσσα κολυμβᾷ·
ἴδε πῶς γέρανος ὁδεύει.
ζαφελῶς δ' ἔλαμψε Τίταν

νεφελῶν σκιαὶ κλονοῦνται·
τὰ βροτῶν δ' ἔλαμψεν ἔργα·
[καρποῖσι γαῖα προκύπτει.]
καρπὸς ἐλαίας προκύπτει.
Βρομίου στέφεται νᾶμα
κατὰ φύλλον κατὰ κλῶνα
καθελὼν ἤνθησε καρπός.

~~~~

DESCRIPTION DU PRINTEMPS

Voyez comme à l'entree
Du Printemps gracieux
La brigade ſacree
Des Graces & des Dieux,
Le giron & le ſein
Porte de roſes plein ?

Voyez comme les ondes
De l'eſcumeuſe mer,
Et les rides profondes
Commencent à calmer ?
Et cent ſortes d'oiſeaux
Se jouent dans les eaux ?

Voyez comme la grue
Eſt deſja de retour ?
Et le ſoleil ſans nue
Nous allume le jour,
~~~~

Et chaffe l'ombre efpais
Du trait de fes beaux rais ?

Voyez en apparance
Nos journaliers labeurs,
Comme la terre avance
Et enfante fes fleurs ?
Voyez arbres fruitiers
Poindre, & les oliviers ?

Voyez comme on couronne
La vineufe liqueur,
Quant l'attente fleuronne
Du grain, en fa verdeur,
Sous les ombres iffans
Des rameaux verdiffans ?

(Remi Belleau.)



ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ. (B. 45).

Ἐγὼ γέρων μέν εἰμι,
νέων πλέον δὲ πίνω·
κἂν δεήσῃ με χορεύειν,
Σειληνὸν ἐν μέσοισιν
μιμούμενος χορεύσω.
σκῆπτρον ἔχω τὸν ἀσκόν·
ὁ νάρθηξ δ' οὐδέν ἐστιν.

ὁ μὲν θέλων μάχεσθαι,
παρέστω καὶ μαχέσθω.
ἐμοὶ κύπελλον, ὦ παῖ,
μελίχρουν οἶνον ἡδύν
ἐγκεράσας φόρησον.
ἐγὼ γέρων μέν εἰμι,
(νέων πλέον δὲ πίνω.)

~~~~

QU'IL BOIT MIEUX VIEILLARD QUE LES JEUNES

Je ſuis vieil, et ſi boy mieux
Que la gaillarde jeuneſſe :
J'ay, ſi je ſuis en lieſſe
Pour ſceptre un flacon vineux,
Le tyrſe rien ne vaut,
Et ſi quelcun veut ſ'eſbatre,
Aille guerrier pour combatre
Dans un camp, il ne m'en chaut.
Donne-moy de ce vin doux,
Garçon, dedans ce grand verre,
A fin que ſautelant j'eire
Comme un Silen devant tous.

(Remi Belleau.)


~~~~

ΕΙΣ ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ. (B. 48.)

Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
τότ' ἐμὸν ἦτορ ἰανθέν
....
λιγαίνειν ἄρχεται Μούσας.
ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
ἀπορίπτονται μέριμναι
πολυφρόντιδές τε βουλαί
ἐς ἁλικτύπους ἀήτας.
ὅτ' ἐγὼ πίω τόν οἶνον,
λυσιπαίγμων τότε Βάκχος
πολυανθέσιν μ' ἐν αὔραις
δονέει μέθῃ γανώσας.
ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
στεφάνους ἄνθεσι πλέξας,
ἐπιθείς τε τῷ καρήνῳ,
βιότου μέλπω γαλήνην.
ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
μύρῳ εὐώδεϊ τέγξας
δέμας, ἀγκάλαις δὲ κούρην
κατέχων Κύπριν ἀείδω.
ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
ὑπὸ κυρτοῖς δὲ κυπέλλοις
τὸν ἐμὸν νόον ἁπλώσας
θιάσῳ τέρπομαι κούρων.
ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
τοῦτό μοι μόνον τὸ κέρδος,
ὅτ' ἐγὼ λαβὼν ἀποίσω·
τὸ θανεῖν γὰρ μετὰ πάντων.

DU PLAISIR DE BOIRE

Quand je boy de ce bon vin,
Soudain je ſens ma poitrine
Qui veut commencer un hymne
Aux Muſes, troupeau divin :

Tous mes ennuis et mes maux,
Et mes plaintes langoureuſes,
Par les rides poiſſonneuſes
S'eſcoulent au fond des eaux.

Tout auſſi toſt ce bon Dieu,
Par les haleines ſouflantes
Des doux Zephyrs, odorantes,
Me raviſt quand j'ay bien beu :

J'ourdis un chapeau de fleurs,
Et ſur mon chef je le plante,
Puis ſur ma lyre je chante
De la vie les douceurs.

De parfums et d'odeurs plein,
Je chante ma Cytheree,
Tenant mon cœur, ma ſucree,
Eſtroitement dans mon ſein.

J'aime les filles alors,
Et ſous la largeur d'un verre

Tous mes ennuis je deſerre,
Et loing je les pouſſe hors.

Quand je boy, c'eſt le ſeul gain
Que je pretends de la vie,
Puis qu'à tous elle eſt ravie
Par la Parque ſi ſoudain.

(Remi Belleau.)



ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ. (B. 33.)

Ἔρως ποτ' ἐν ῥόδοισιν
κοιμωμένην μέλιτταν
οὐκ εἶδεν, ἀλλ' ἐτρώθη
τὸν δάκτυλον· καταχθείς
τὰς χεῖρας ὠλόλυξεν·
δραμὼν δὲ καὶ πετασθείς
πρὸς τὴν καλὴν Κυθήρην,
ὄλωλα, μᾶτερ, εἶπεν,
ὄλωλα κἀποθνήσκω·
ὄφις μ' ἔτυψε μικρός
πτερωτός, ὃν καλοῦσιν
μέλιτταν οἱ γεωργοί.
ἁ δ' εἶπεν· εἰ τὸ κέντρον
πονεῖ τὸ τᾶς μελίττας,

πόσον δοκεῖς πονοῦσιν,
Ἔρως, ὅσους σὺ βάλλεις;

D'AMOUR PICQUÉ PAR UNE MOUCHE A MIEL

Amour ne voyoit pas encloſe
Entre les replis de la roſe
Une mouche à miel, qui ſoudain
En l'un de ſes doigts le vint poindre :
Le mignon commence à ſe plaindre,
Voyant enfler ſa blanche main.

Auſſitoſt à Venus la belle,
Fuyant, il volle à tire d'ælle ;
« Mere, diſt-il, c'eſt fait de moy,
C'en eſt fait, & faut qu'à ceſte heure
Navré juſques au cœur je meure,
Si ſecouru ne ſuis de toy.

Navré je ſuis en ceſte ſorte
D'un petit ſerpenteau, qui porte
Deux ailerons deſſus le dos,
Aux champs une abeille on l'appelle :
Voyez donc ma playe cruelle,
Las ! il m'a picqué juſqu'à l'os. »

« Mignon (diſt Venus), ſi la pointe
D'une mouche à miel telle atteinte

Droit au cœur (comme tu dis) fait,
Combien ſont navrez davantage
Ceux qui ſont eſpoinds de ta rage,
Et qui ſont bleſſez de ton trait ? »

(Remi Belleau.)

~~~~~~

PLAINCTE D'AMOUR A VENUS

Amour, Bizet, en plourant
S'en vint naguere courant
Vers la royne de Cythere,
Et luy dict : ma douce mere,
Voy, je te pry, dans ma main
Ceſte navreure inhumaine,
Que m'a faict en ceſte plaine
Un oiſelet inhumain.

C'eſt cet oiſelet qui bruyt
Un murmure, quand la nuïct
Cede a la clarté nouvelle,
Que le villageois appelle,
Ce me ſemble, mouche à miel,
Et qui ſuce aux prez encore
Au reveiller de l'Aurore
L'humeur qui tumbe du ciel.

Il eſt comme un papillon,
Mais il porte un aiguillon,
~~~~~~

Qui m'a faict de fa pointure
Dans la main cefte ouverture :
Gueris donques ma douleur,
Et fay que de cette offenfe
Je puiffe avoir la vengence
Par un contraire malheur.

Soufre, dit ell' ce meffaict,
Mauvais garfon, qui m'as faict,
Bien qu'aux flancz porté je t'aye,
Une plus amere playe,
Et qui faiz au Roy des Dieux
De ton traict tant de nuyfance,
Que pour guerir fa fouffrance
Souvent il quicte les cieux.

(Olivier de Magny, *IVe liv. des Odes.*)

AMOUR DEROBANT LE MIEL

Le larron Amour
Deroboit un jour
Le miel aux ruchettes
Des blondes avettes,
Qui leurs piquans drois
En fes tendres doigs
Aigrement ficherent.
Ses doigs s'en enflerent ;
A ses mains l'enfant
Grande douleur sent,

Dépit, ſ'en courrouce :
La terre repouce,
Et d'un leger ſaut
Il ſ'elance en haut,
Et vole a ſa mere,
L'orine Cytere,
Avec triſte pleur
Monſtrer ſa douleur
Et faire ſa plainte :
« Voy, dit-il, l'ateinte
Qu'une mouche faict ;
Voy combien meſſait
Une beſtelette
Qui ſi mingrelette
Fait un mal ſi grand. »
— « De meſme il t'en prend
(Venus luy vint dire
Se prenant à rire) ;
Bien qu'enfantelet
Tu ſois mingrelet,
Tu ne vaus pas mieux :
Voy quelle bleſſure
Tu fais qu'on endure
En terre et aux cieux. »

(Baïf, *Poés. choisies*, 240, Becq de Fouquières.)

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE

Le petit enfant Amour
Cueilloit des fleurs à l'entour
D'une ruche où les avettes
Font leurs petites logettes.

Comme il les alloit cueillant,
Une avette ſommeillant
Dans le fond d'une fleurette,
Luy piqua la main tendrette.

Si toſt que piqué ſe vit,
Ah ! je ſuis perdu, ce dit ;
Et ſ'en courant vers ſa mere,
Luy monſtra ſa playe amere :

Ma mere, voyez ma main,
Ce diſoit Amour tout plein
De pleurs, voyez quelle enflure
M'a fait une eſgratignure !

Alors Venus ſe ſourit,
Et en le baiſant le prit,
Puis ſa main luy a ſouflée,
Pour guarir ſa plaie enflée.

Qui t'a, dy-moy, faux garçon,
Bleſſé de telle façon ?
Sont-ce mes graces riantes
De leurs aiguilles poignantes ?

Nenny, c'eſt un ſerpenteau,
Qui vole au printemps nouveau
Avecques deux ailerettes
Çà & là ſur les fleurettes.

Ah ! vrayment je le cognois,
Dit Venus ; les villageois
De la montagne d'Hymette
Le ſurnomment Méliſſette.

Si donques un animal
Si petit fait tant de mal,
Quand ſon haleſne eſpoinçonne
La main de quelque perſonne,

Combien fais-tu de douleurs
Au prix de luy, dans les cœurs
De ceux contre qui tu jettes
Tes homicides ſagettes ?

(Ronsard, *Odes*, t. II, 270, Bibl. elz.)

~~~~~

DU DIT ANACREON

Ce leger enfant Amour,
Cueillant des roſes un jour,
N'aperceut point une abeille
Dormant en la plus vermeille,
Qui d'aguillion inhumain,
Au bout d'un doit de la main
~~~~~

Lui lança pointure amere.
Il ſ'écrie, & en Cithère
A l'heure à l'heure volé :
« Or ſuis-je, mere, afollé,
Afollé ſuis-je a ceſte heure,
Dit-il, & faut que j'en meure.
Un petit ſerpent volant
(Ces ruraus vont l'appellant
Mouche a miel, ô fauſſe mouche !)
M'a donné ceſte écarmouche. »
Venus ſouriant adonq :
« Si telle pointure donq
Si attainte, ſi depite,
Vient d'une mouche petite,
Quel mal, mon fils, cuides-tu
Face ton long trait pointu ? »

(1559. Jean Doublet, *Elég.*, édit. Blanchemain.)

UN MATIN QU'AMOUR CUIDOIT, ETC.

Un matin qu'amour cuidoit
Cueillir la roſe vermeille :
Luy picqua le bout du doigt
Une trop colere abeille,
Qui ſoubz la fueille dormant
Fut faſchée ſ'eſveillant.
Lors a crier il ſe print,
Pleignant fort ceſte morſure,

Et volant vers Venus vint
Luy dire ſon aventure :
Mere, dit-il, las ! Je meurs
En angoiſſes & douleurs.
Un petit ſerpent volant
Que le paysant appelle
Mouche à miel m'a ſ'eſveillant
Fait de ſa poincte cruelle
Une playe qui ſi fort
Me cuit qu'en ſuis preſque mort.
Dit-elle : ſi du gerſon
D'une abeille tu te faches,
De quelle force et façon
Navre-tu ſur qui tu laches
Le nerf fort & vigoreux
De ton arc tant rigoreux ?

(1573. Richard Renvoisy, *Odes d'Anacréon mises en musique.*)



Cette gentille odelette est une imitation évidente de l'épigramme de Théocrite intitulée :

ΚΗΡΙΟΚΛΕΠΤΗΣ

Τὸν κλέπταν ποτ' Ἔρωτα κακὰ κέντασσε μέλισσα
κηρίον ἐκ σίμβλων συλεύμενον, ἄκρα δὲ χειρῶν
δάκτυλα πάνθ' ὑπένυξεν. Ὁ δ' ἄλγεε καὶ χέρ' εφύση,

καὶ τὰν γᾶν ἐπάταξε καὶ ἅλατο, τᾷ δ' Ἀφροδίτᾳ
δεῖξεν τὰν οδύναν καὶ μέμφετο, ὅττι γε τυτθὸν
θηρίον ἐντὶ μέλισσα, καὶ ἁλίκα τραύματα ποιεῖ,
χὰ μάτηρ γελάσασα· τὺ δ' οὐκ ἴσον ἐσσὶ μελίσσαις;
χὼ τυτθὸς μὲν ἔης, τὰ δὲ τραύματα ἁλίκα ποιεῖς.

(Théocrite, p. 39, édit. Didot.)

~~~

Cette pièce a été traduite par Colin Bucher, poète angevin, mort en 1545, et qui, par conséquent, ne pouvait connaître le recueil de Henri Estienne.

DE LA PIQUEURE DE CUPIDO ET DES AVETTES

Quand Cupido, ceſt enfant impudique,
Sus Hymettus deſroboit les avettes,
Les deſrobant, l'une tres fort le picque
Et de douleur luy faict playes aigrettes,
Tant qu'il eſpand pueriles larmettes,
Et ſe complaint durement a ſa mere.
— D'ou vient, dit-il, que telles beſtelettes
Ont l'aguillon de picqueure ſi fiere ?
A quoy Venus en ſoubzriante chere
Reſpond ainſy : — Et toy mon enfant doulx
Qui es petit, fais-tu pas playe amere,
Bleſſure a mort, & non ſanables coups ?

(Germain Colin Bucher, *Poésies*, 129, Joseph Denais.)

~~~

AMOUR PIQUÉ D'UNE ABEILLE

Pris de THEOCRITE (1).

Amour un jour, cupide et envieux
S'achemina en un lieu de plaiſance,
Ou y avoit d'abeilles abondance,
Pour derober leur miel delicieux ;

Mais en voulant de ſes dois precieux
Sonder leur ford, une ſur luy ſ'avance
Fort rudement, et tellement l'offence
Qu'il ſ'en vola deſpit & furieux.

« Comment font mal (va-il dire a ſa mere,
Se lamantant de ſa douleur amere)
Mouches à miel, ſi petits animaux ? »

Venus adoncq' ainſi luy reſpondit :
« Et toy, qui n'eſt qu'un enfançon petit,
Ne fais-tu pas, mon amy, tant de maux ? »

(JACQUES BEREAU, *Poésies*, 208, édit. Jouaust.)

---

(1) Les éditeurs de Jacques Bereau, J. Hovyn de Tranchère et R. Guyet, se sont réunis pour mettre cette note : « La pièce est d'Anacréon, et non de Théocrite ».

L'ABEILLE

Sur le vert Hymette, Eros, un matin,
Dérobait du miel à la ruche attique,
Mais voyant le Dieu faire son butin,
Une prompte abeille accourt & le pique.
L'enfant tout en pleurs, le Dieu maladroit
S'enfuit auſſitôt, souffle sur ſon doigt,
Et juſqu'à Kypris vole à tire d'aile,
Oubliant ſon arc, rouge et courroucé :
— Ma mère, un petit ſerpent m'a bleſſé
Méchamment, dit-il, de ſa dent cruelle. —
Tel ſe plaint Eros, et Kypris en rit :
— Tu bleſſes auſſi, mais nul n'en guérit.

(Leconte de Lisle, *Poèmes antiques*, 169.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ. (B. 36.)

Ἱλαροὶ πίωμεν οἶνον,
ἀναμέλψομεν δὲ Βάκχον,
τὸν ἐφευρετὰν χορείας,
τὸν ὅλας ποθοῦντα μολπάς,
τὸν ὁμότροφον Ἔρώτων,
τὸν ἐρώμενον Κυθήρης·
δι' ὃν ἡ μέθη λοχεύθη,

δι' ὃν ἡ χάρις ἐτέχθη,
δι' ὃν ἀμπαύεται λύπα,
δι' ὃν εὐνάζετ' ἀνία.
τὸ μὲν οὖν πῶμα κερασθέν
ἁπαλοὶ φέρουσι παῖδες·
τὸ δ' ἄχος πέφευγε μιχθέν
ἀνεμοτρόφῳ θυέλλῃ.
τὸ μὲν οὖν πῶμα λάβωμεν,
τὰς δὲ φροντίδας μεθῶμεν·
τί γάρ ἐστί σοι τὸ κέρδος
ὀδυνωμένῳ μερίμναις;
πόθεν οἴδαμεν τὸ μέλλον;
ὁ Βίος βροτοῖς ἄδηλος·
μεθύων θέλω χορεύειν,
μεμυρισμένος δὲ παίζειν
μετὰ καὶ καλῶν γυναικῶν·
μελέτω δὲ τοῖς θέλουσιν
ὅσον ἐστὶν ἐν μερίμναις.
ἱλαροὶ πίωμεν οἶνον,
ἀναμέλψομεν δὲ Βάκχον.

~~~~

HYMNE A BACCHUS

Beuvons gaillards de ce bon vin,
Et chantons un hymne divin
A ce bon Pere porte-lance,
A ce bon Bacchus trouve-dance :
C'eſt luy qui porte aide & faveur
A cil qui chante en ſon honneur,
~~~~

C'eſt luy qui de façon reſemble
A l'Amour, l'amoureux enſemble,
Le mignon et le favorit
De Venus qui touſjours luy rit.
Par luy nous vint la cognoiſſance
De boire, & par luy prit naiſſance
La grace, et par luy les douleurs,
Et par luy ſ'eſtanchent les pleurs :
Car ſi toſt qu'une jeune troupe,
Diſpoſte, nous donne une coupe,
Nos maux, nos ennuis & tourmens,
S'envolent compagnons des vents.
Ça donc ce verre, & que je noye
Le ſoing qui de nous fait ſa proye.
Dieux, que nous ſert de lamenter,
Puis que la vie eſt incertaine,
Aux vivans et choſe trop vaine
De ſe promettre le futur ?
De boire et danſer c'eſt mon heur,
Et dans le giron de ma dame
Appaiſer l'ardeur de ma flame.
Que les hommes ſ'attriſtent tous
Tant qu'ils voudront, quant eſt de nous,
Beuvons gaillards de ce bon vin,
Et chantons un hymne divin
A ce bon Père porte-lance,
A ce bon Bacchus trouve-dance.

(Remi Belleau.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΡΩΤΙΚΟΝ ᾨΔΑΡΙΟΝ. (B. 40.)

Ποθέω μὲν Διονύσου
φιλοπαίγμονος χορείας·
φιλέω δ', ὅταν ἐφήβου
μετὰ συμπότου λυρίζω·
στεφανίσκους δ' ὑακίνθων
κροτάφοισιν ἀμφιπλέξας
μετὰ παρθένων ἀθύρειν
φιλέω μάλιστα πάντων.
[φθόνον οὐκ οἶδ' ἐμὸν ἦτορ,]
φθόνον οὐκ οἶδα δαϊκτόν.
φιλολοιδόροιο γλώττης
φεύγω βέλεμνα κωφά·
στυγέω μάχας παροίνους.
πολυκώμους κατὰ δαῖτας
νεοθηλέσιν ἅμα κούραις
ὑπὸ βαρβίτῳ χορεύων
βίον ἥσυχον φεροίμην.

~~~~

COMME IL VEUT VIVRE

J'aime la dance & le jeu
Du bon Denys, ce bon Dieu :
J'aime avec une jeunesse,
Sous ma lyre chanteresse,
~~~~

Aux doux accens de ma vois,
Boire de ce vin gregeois :
Mais ce que plus je defire,
C'eft de chanter & de rire,
D'œillets ayant le chapeau,
Avec un jeune troupeau.
Je ne porte envie aucune
Dedans mon cœur, ny rancune,
J'evite les traits legers
Des hommes trop langagers :
Plus que mort je hay le trouble,
Qui toufjours fepare & trouble,
Par faits & propos mutins,
Le doux honneur des feftins.
Paffon donc nos jours tranquilles
Avec un troupeau de filles,
Dançans fous les chants mignons
De ma lyre & de mes fons.

(REMI BELLEAU.)



ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΤΕΤΤΙΓΑ ΩΔΑΡΙΟΝ. (B. 32.)

Μακαρίζομέν σε, τέττιξ,
ὅτε δενδρέων ἐπ' ἄκρων
ὀλίγην δρόσον πεπωκώς
βασιλεὺς ὅπως ἀείδεις·
σὺ γάρ ἐστι κεῖνα πάντα,

ὁπόσα βλέπεις ἐν ἀγροῖς,
ὁπόσα τρέφουσιν ὗλαι.
σὺ δὲ φαίνεαι γεωργῶν
ἀπὸ μηδένας τι βλάπτων·
σὺ δὲ τίμιος βροτοῖσιν,
θέρεος γλυκὺς προφήτης·
φιλέουσι μέν σε Μοῦσαι,
φιλέει δὲ Φοῖβος αὐτός,
λιγυρὴν δ' ἔδωκεν οἴμην.
τὸ δὲ γῆρας οὔ σε τείρει,
σοφέ, γηγενής, φίλυμνε·
ἀπαθὴς δ', ἀναιμόσαρκε,
σχεδὸν εἶ θεοῖς ὅμοιος.

LA CIGALLE

Ha que nous t'eſtimons heureuſe,
Gentille cigalle amoureuſe !
Car auſſi toſt que tu as beu
Deſſus les arbriſſeaux un peu

V. 8. — Au lieu de « σὺ δὲ φαίνεαι γεωργῶν », la plupart des éditions donnent « σὺ δὲ φιλία », ou « σὺ δὲ φίλιος ». C'est pourquoi Henri Estienne traduit ainsi cet endroit :

Te amplectitur colonus
Quod ejus in labores
Injuriosa non sis.

De même Helias Andreas :

Amor es boni coloni,
Quia nil soles nocere.

De la rosee, aussi contente
Qu'est une princesse puissante,
Tu fais de ta doucette vois
Tressaillir les monts & les bois.

Tout ce qu'apporte la campagne,
Tout ce qu'apporte la montagne,
Est ton propre : au laboureur
Tu plais sur tout, car son labeur
N'offenses ny portes dommage
N'a luy, ny a son labourage.
Tout homme estime ta bonté,
Douce prophete de l'Esté !

La Muse t'aime, & t'aime aussi
Apollon, qui t'a fait ainsi
Doucement chanter : la vieillesse
Comme nous jamais ne te blesse.

O sage, o fille terre-née,
Aime-chanson, passionnee
Qui ne fus onc d'affection,
Franche de toute passion,
Sans estre de sang ny de chair,
Presque semblable à Jupiter.

(Remi Belleau.)

Ronsard applique au rossignol les premiers vers de cette ode :

Si tost que tu as beu quelque peu de rosee,
Soit de nuict, soit de jour, ès fueilles d'un buisson,

Pendant les ailes en bas, tu dis une chanſon
D'une note ruſtique à ton gré compoſée.

(*Amours*, t. I, 176, Bibl. elz.)

LA CIGALE

O cigale, née avec les beaux jours,
Sur les verts rameaux dès l'aube poſée,
Contente de boire un peu de roſée,
Et telle qu'un roi tu chantes toujours !
Innocente à tous, paiſible & ſans ruſes,
Le gai laboureur du chêne abrité,
T'écoute de loin annoncer l'été ;
Apollôn t'honore autant que les Muſes,
Et Zeus t'a donné l'immortalité !
Salut, ſage enfant de la terre antique,
Dont le chant invite à clore les yeux,
Et qui ſous l'ardeur du ſoleil attique,
N'ayant chair ni ſang, vis ſemblable aux Dieux !

(Leconte de Lisle, *Poèmes antiques*, 169.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΟΝΑΡ. (B. 28.)

Ἐδόκουν ὄναρ τροχάζειν
πτέρυγας φέρων ἐπ' ὤμων ·

ὁ δ' Ἔρως ἔχων μόλιβδον
περὶ τοῖς καλοῖς ποδίσκοις
ἐδίωκε καὶ κίχανεν.
τί δ' ὄναρ θέλει τόδ' εἶναι;
δοκέω δὴ 'γωγε πολλοῖς
ἐν Ἔρωσι με πλακέντα
διολισθάνειν μὲν ἄλλους,
ἑνὶ τῷδε συνδεθῆναι.

SONGE DE L'AMOUR

N'agueres eſtant en repos,
Reſvant, je me mis hors d'haleine,
Penſant courir parmi la plaine,
Portant deux ailes sur le dos.
Lors Amour ſe met en carriere,
Or que ſa plante priſonniere
Fuſt d'un plom pendant : touteſſois
Il me devance, il me ſurmonte,
Et en fin tellement me domte,
Qu'eſclave me fiſt de ſes lois.
Mon Dieu, que veut dire ce ſonge ?
Je ſçay qu'Amour m'a mis au plonge
De cent cruautez, mais helas !
De la plus part il eſt poſſible
D'en eſchapper, mais impoſſible
Que je ne meure entre vos bras.

(Remi Belleau.)

ΑΛΛΟ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΒΕΛΟΣ. (B. 27 A.)

Ὁ ἀνὴρ ὁ τῆς Κυθήρης
παρὰ Λημνίαις καμίνοις
τὰ βέλη τὰ τῶν Ἐρώτων
ἐποει λαβὼν σίδηρον.
ἀκίδας δ' ἔβαπτε Κύπρις
μέλι τὸ γλυκὺ λαβοῦσα·
ὁ δ' Ἔρως χολὴν ἔμισγεν.
ὁ δ' Ἄρης ποτ' ἐξ ἀϋτῆς
στιβαρὸν δόρυ κραδαίνων
βέλος ηὐτέλιζ' Ἔρωτος·
ὁ δ' Ἔρως, τόδ' ἐστίν, εἶπεν.
βαρύ· πειράσας νοήσεις.
ἔλαβεν βέλεμνον Ἄρης·
ὑπεμειδίασε Κύπρις.
ὁ δ' Ἄρης ἀναστενάξας,
βαρύ, φησίν· ἆρον αὐτό.
ὁ δ' Ἔρως, ἔχ' αὐτό, φησίν.

~~~~

LES FLECHES D'AMOUR

Le mari de la Cyprienne,
Dedans la forge Lemnienne,
De fin acier forgeoit un jour
Des fleches pour l'enfant Amour :
~~~~

Puis aussi tost Venus la belle
En trempoit la pointe cruelle
L'une après l'autre de doux miel,
Mais Amour les mouilloit de fiel :
Quand Mars revenant des alarmes,
Branlant une grand' hache d'armes,
En se mocquant les efforçoit :
Lors Amour qui les amorçoit :
« Je te supply (dist-il), essaye
Si celle-cy feroit bien playe,
Et s'elle a bonne pesanteur
Pour traverser un brave cœur. »
Venus sourit & l'enfant tire,
Mars la receut, puis il soupire,
Disant : « Ell' poise, oste-la moy. »
Lors Amour luy dist : « C'est pour toy ».

(Remi Belleau.)

ODE SUR LE MÊME SUJET

Le boiteux mary de Venus,
Le maistre des Cyclopes nus,
Rallumoit un jour les flamèches
De sa forge, afin d'eschauffer
Une grande masse de fer
Pour en faire à l'Amour des flèches.

Venus les trempoit dans du miel,
Amour les trempoit dans du fiel,

Quand Mars, retourné des alarmes,
En ſe moquant les meſpriſoit,
Et branlant ſon dard, luy difoit :
Voicy bien de plus fortes armes.

Tu t'en ris donc ! lui dit Amour ;
Vrayment tu ſentiras un jour,
Combien leur pointure eſt amère,
Quand d'elles bleſſé dans le cœur
(Toy qui fais tant du belliqueur)
Languiras au ſein de ma mère.

(Ronsard, *Odes*, t. II, 368, Bibl. elz.)



ΧΑΛΕΠΟΝ ΤΟ ΜΗ ΦΙΛΗΣΑΙ. (B. 27 b. et c.)

Χαλεπὸν τὸ μὴ φιλῆσαι,
χαλεπὸν δὲ καὶ φιλῆσαι,
χαλεπώτερον δὲ πάντων
ἀποτυγχάνειν φιλοῦντα.
Γένος οὐδὲν εἰς Ἔρωτα·
σοφίη, τρόπος πατεῖται·
μόνον ἄργυρον βλέπουσιν.
ἀπόλοιτο πρῶτος αὐτός
ὁ τὸν ἄργυρον φιλήσας.
διὰ τοῦτον οὐκ ἀδελφός,
διὰ τοῦτον οὐ τοκῆες·

πόλεμοι, φόνοι δι' αὐτόν.
τὸ δὲ χεῖρον, ὀλλύμεσθα
διὰ τοῦτον οἱ φιλοῦντες.

~~~~

QUE C'EST GRAND MALHEUR D'AIMER ET DE N'AIMER POINT

C'eſt malheur que de n'aimer point,
Et malheur grand que d'aimer ores,
Et trop plus de malheur encores
De n'avoir ce qui le cœur poind.

La race en amour ne peut rien,
On met ſous le pié la nobleſſe :
De vertu, de meurs, de ſageſſe,
Il en a trop qui a du bien.

Que puiſſe mourir l'uſurier
Vilainement, qui miſt en proye
Aux hommes l'avare monnoye,
Et qui l'eſtima le premier.

Par elle ont avancé leur cours
La guerre & les morts execrables :
Qui pis, les amans miſerables
Par elle finiſſent leurs jours.

(Remi Belleau.)

~~~~

Celuy qui n'ayme eſt malheureux
Et malheureux eſt l'amoureux ;
Mais la miſere la plus grande
C'eſt quand l'amant (après avoir
En bien ſervant fait ſon devoir)
Ne peut avoir ce qu'il demande.

La race en amours ne ſert rien,
Ne beauté, grace ne maintien ;
Sans honneur la Muſe giſt morte ;
Les amoureuſes du jourd'huy
En ſe vendant aiment celuy
Qui le plus d'argent leur apporte.

Puiſſe mourir meſchantement
Qui l'or ayma premierement !
Par luy le frere n'eſt pas frere,
Par luy le pere n'eſt pas ſeur,
Par luy la ſœur n'eſt pas la ſœur,
Et la mere n'eſt pas la mere.

Par luy la guerre & le diſcord,
Par luy les glaives & la mort,
Par luy viennent mille triſteſſes,
Et, qui pis eſt, nous recevons
La mort par luy, nous qui vivons
Amoureux d'avares maiſtreſſes.

(Ronsard, *Odes*, II, 290, Bibl. elz.)

TROP AMER EST-IL DE N'AYMER, ETC.

Trop amer eſt-il de n'aymer,
Mais aymer eſt trop plus amer,
Et le plus amer que l'on voye
Eſt aymant faillir a sa proye.
Ne ſert en amour la nobleſſe,
Moins y ſert vertu ou ſageſſe :
Le ſeul argent a tout pouvoir.
Maudit ſoit qui premier ayma
Ceſt argent, & qui eſtima
Plus que vertu richeſſe avoir.
Pour argent on laiſſe le frere,
Pour argent on laiſſe le pere :
Meurtre & noyſes l'argent fait.
Et, qui pis eſt, nous amoureux
Par argent ſommes malheureux :
Argent, nous ruine et deffait.

(1573, Richard Renvoisy, *Odes d'Anacréon mises en musique.*)



ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ Η ΕΙΣ ΕΤΑΙΡΟΝ ΠΡΕΣΒΥΤΗΝ. (B. 37.)

Φιλῶ γέροντα τερπνόν,
φιλῶ νέον χορευτάν·

ἂν δ' ὁ γέρων χορεύῃ,
τρίχας γέρων μέν ἐστιν,
τὰς δὲ φρένας νεάζει.

ODE

J'aime la gaillarde vieilleſſe,
J'aime la folaſtre jeuneſſe :
Hé ! le vieillard qui librement
Folaſtre en dançant jeunement,
Eſt-il pas de cheveux & d'âge
Griſon & jeune de courage ?

(Remi Belleau.)

V. 4. — « Monsieur Dacier, dans les Commentaires qu'il a faits sur Festus, a remarqué que Plaute a traduit ces deux vers dans le *Miles Gloriosus :*

Si albus capillus hic videtur, neutiquam
Ingenio est senex. »

Cette note est de Mlle Le Fèvre, devenue Mme Dacier. Dans son édition d'Anacréon, elle aime à citer son mari, et son mari lui rend la pareille dans sa traduction d'Horace. « De même, dit gentiment Sainte-Beuve, que deux jeunes cœurs se font des signes d'une fenêtre à l'autre ou à travers le feuillage des charmilles, Mlle Le Fèvre et M. Dacier s'envoyaient un sourire à travers leurs commentaires. »



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ. (ΒΑΣΙΛΙΚΟΥ.) (B. 2.)

Δότε μοι λύρην Ὁμήρου
φονίης ἄνευθε χορδῆς·
φέρε μοι κύπελλα θεσμῶν,
φέρε μοι νόμους, κεράσσω,
μεθύων ὅπως χορεύσω,
ὑπὸ σώφρονος δὲ λύσσης
μετὰ βαρβίτων ἀείδων
τὸ παροίνιον βοήσω.
δότε μοι λύρην Ὁμήρου
φονίης ἄνευθε χορδῆς.

ODE

Donnez-moy la lyre d'Homere
Dont la corde n'eſt point meurdriere,
Ny reteinte au ſang des Gregeois,
Et puis ce pot pour rendre eſteinte
Et pour moderer la contrainte
Et la grand' rigueur de nos lois. (1)
A fin qu'yvre de ce breuvage
Eſpoinçonné de douce rage,

(1) Belleau n'a pas saisi le sens de ce passage. Par νόμους il faut entendre les lois qu'établissait le roi du festin. C'est lui qui réglait la grandeur des coupes, etc.

Deſſous les accords babillards
Et ſous les fredons de ma lyre,
Je dance, & je vous puiſſe dire
En beuvant cent contes gaillards.

(Remi Belleau.)



(B. 2 b.)

Ἄγε, ζωγράφων ἄριστε,
λυρικῆς ἄκουε μούσης·
. . . .
φιλοπαίγμονες δὲ Βάκχαι
ἑτεροπνόους ἐναύλους
. . . .
γράφε τὰς πόλεις τὸ πρῶτον
ἱλαράς τε καὶ γελώσας.
ὁ δὲ κηρὸς ἂν δύναιτο,
γράφε καὶ νόμους φιλούντων.

LE POURTRAIT D'UN PAYSAGE (1)

Trace-moy, peintre un beau payſage
Ou les citez portent viſage

(1) « Cette Ode est manque au grec », dit avec raison Remi Belleau : par conséquent les vers 3 et 4 étaient à peu près intraduisibles, et ils le sont encore.

Gaillard, honneſte & valeureux :
Et ſi la table permet ores
Trace les paſſions encores
Et les arreſts des amoureux.

(Remi Belleau.)



ΕΙΣ ΔΙΟΝΥΣΟΝ. (B. 54.)

Ὁ τὸν ἐν πόνοις ἀτειρῆ
νέον ἐν πόθοις ἀταρβῆ,
καλὸν ἐν πότοις χορευτήν
τελέων θεὸς κατῆλθεν,
ἁπαλὸν βροτοῖσι φίλτρον
πόθον ἄστονον κομίζων,
γόνον ἀμπέλου, τὸν οἶνον
ἐπὶ κλημάτων ὀπώραις
πεπεδημένον φυλάττων,
ἵν', ὅταν τέμωσι βότρυν,
ἄνοσοι μένωσι πάντες,
ἄνοσοι δέμας θεητόν,
ἄνοσοι γλυκύν τε θυμόν
ἐς ἔτους φανέντος ἄλλου.

~~~~~~
~~~~~~

ESJOUISSANCE DE LA PROCHAINE VENDANGE

Enfans, voyci le Dieu
Qui revient à cefte heure,
Le Dieu qui nous affeure
Et nous arme en tout lieu :

Le Dieu qui nous rend forts,
Gais, gentils, & qui dreffe
A baller la jeuneffe,
Et qui nous rend accorts.

C'eft breuvage amoureux,
C'eft charme qui nous donne,
C'eft germe qui fleuronne
D'un beau fep plantureux.

Sous le grain nourriffant
Il le cache & le garde,
Et fous la fauvegarde
D'un rameau verdiffant.

Puis on le coupe, à fin
Que paffions noftre vie
De douleurs affranchie,
Par le fecours du vin.

Bref, que ſoyons ſans maux
Juſqu'à tant que l'annee
En ſon ply retournee
Nous remette aux nouveaux.

(Remi Belleau.)

ΕΙΣ ΔΙΣΚΟΝ ΕΧΟΝΤΑ ΑΦΡΟΔΙΤΗΝ. (B. 55.)

Ἄρα τὶς τόρευσε πόντον,
ἄρα τὶς μανεῖσα τέχνα
ἀνέχευε κῦμα δίσκῳ;
ἐπὶ νῶτ' ἔδη θαλάττης;
ἄρα τὶς χάραξε λευκὰν
ἁπαλὰν ὕπερθε Κύπριν;
νόος ἐς θεῶν ἀέρθη
μακάρων φύστιος ἀρχάν.
ὅδε νεῖν ἔδειξε γυμνάν,
ὅσα μὴ θέμις δ' ὁρᾶσθαι,
μόνα κύμασιν καλύπτει.
ἀλαλημένη δ' ὑπ' ἀκτᾷ
βρύον ὡς, ὕπερθε λευκᾶς
ἁπαλόχροον γαλήνας
δέμας εἰς πλόον φέρουσα,
ῥόθιον πάροιθεν ἕλκει.
ῥοδέων δ' ὕπερθε μαζῶν
ἁπαλῆς ἔνερθε δειρῆς
μέγα κῦμα πρῷρα τέμνει.
μέσον αὔλακος δὲ Κύπρις

κρίνον ὣς ἴοις ἑλιχθέν
διαφαίνεται γαλήνας.
ὑπὲρ ἀργύρῳ δ' ὀχοῦνται
ἐπὶ δελφῖσι χορευταῖς
δολερὸν Πόθος μετώπῳ
Ἔρος Ἵμερος γελῶντες.
χορὸς ἰχθύων τε κύρτος
ἐπὶ κυμάτων κυβιστῶν
Παφίης τὸ σῶμ' ὀπάζει,
ἵνα νήχεται γελῶσα.

LA FAÇON D'UN BASSIN D'ARGENT,

OU

VENUS ISSANT DE LA MER ESTOIT ENLEVEE

Doncques quelqu'un a peu graver
Les flots de la profonde mer ?
Et la fureur induſtrieuſe
A peu ſur l'eſchine écumeuſe
De la grand'mer, verſer de l'eau
Dans le creux d'un petit vaiſſeau ?
Puis cil qui oſa entreprendre
D'y graver la Cyprine tendre,
Mere du vieil tige des Dieux,
Eſtoit-il pas audacieux ?
Voyez comme il la monſtre nue,
Cachant dans le ſein d'une nue

De flots, ce qu'il ne faut point voir ?
Voyez comme ell' fait ſon devoir
Les donter, ſur eux apparante
Comme une ecume blanchiſſante
Au milieu des replis marins,
Quand plus ne paroiſſent mutins ?
Ainſi tire & repouſſe l'onde
Avec les flots vagabonde,
Ja ja le tetin pourpriſſant,
Et ja l'yvoire blanchiſſant
De ſon col la vague ſurpaſſe,
Et paroiſt dans l'humide eſpace
Comme les lis entortillez
Entre la roſe & les œillets.
Voyez les dauphins qui ſe joüent,
Et deſſus leur eſpine noüent
Amour & Cupidon tout nus
Pour tenir eſcorte à Venus,
Se mocquans des fraudes meſchantes
Au cœur des hommes reſidantes ?
Voyez une grand' ſuitte apres
De dauphins courbez, qui de pres
La ſuyvent pour luy faire hommage ?
Puis elle, approchant le rivage,
Eſgaye ſon cœur gentement
En ſouriant folaſtrement ?

(Remi Belleau.)



ΕΙΣ ΟΙΝΟΝ. (Β. 57.)

Τὸν κελαινόχρωτα βότρυν
ταλάροις φέρουσιν ἄνδρες
μετὰ παρθένων ἐπ' ὤμων ·
κατὰ ληνὸν δὲ βαλόντες,
μόνον ἄρσενες πατοῦσιν
σταφυλήν, λύοντες οἶνον,
μέγα τὸν θεὸν κροτοῦντες
ἐπιληνίοισιν ὕμνοις,
ἐρατὸν πίθοις ὁρῶντες
νέον ἐκζέοντα Βάκχον ·
ὃν ὅταν πίῃ γεραιός,
τρομεροῖς ποσὶν χορεύει,
πολιὰς τρίχας τινάσσων.
ὁ δὲ παρθένον λοχήσας
ἐρατὸς νέος . . . .
. . . . ἐλυσθείς
ἁπαλὸν δέμας χυθεῖσαν
σκιερῶν ὕπερθε φύλλων,
βεβαρημένην ἐς ὕπνον.
ὁ δ' Ἔρως ἄωρα θέλγων
. . . .
προδότιν γάμων γενέσθαι ·
ὁ δὲ μὴ λόγοισι πείθων
τότε μὴ θέλουσαν ἄγχει ·
μετὰ γὰρ νέων ὁ Βάκχος
μεθύων ἄτακτα παίζει.

DESCRIPTION DES VANDANGES

Filles, garçons, à paniers pleins
Portez de toute voſtre force
Le raiſin à la noire eſcorce
Sur voſtre eſpaule et ſur vos reins.

Sus verſez-le dans le tonneau,
Et des pieds ſeulement y foulent
Des hommes nuds et qu'ils eſcoulent
Des grappes le germe nouveau.

Chacun honore ce bon Dieu
D'une belle hymne de vandanges,
Chacun chante tant de louanges
Qu'on en rempliſſe tout le lieu.

Qu'on aille voir ce Dieu coulant,
Ce Dieu qui rit dedans la tonne,
Ce Dieu nouveau qu'on empriſonne,
De colere encor tout bouillant.

Si toſt que le gentil vieillard
A pris de ce Dieu qui l'enteſte,
Tremblant des pieds et de la teſte
Auſſi toſt il dance gaillard.

Et lors quelque jeune garçon
Amoureux, de pres eſchauguette

Le teton de la bergerette,
Qui dort à l'ombre d'un buiſſon.

Puis Amour voyant le deſſein,
D'une allechante mignardiſe,
Donne faveur à l'entrepriſe
Et luy met le feu dans le ſein.

Le mignon vient, ell' ſe defend,
Ell' ſe courrouce, il n'en fait conte,
Mais en fin tellement le donte
Que douce entre ſes bras la rend.

Ainſi Bacchus qui fait le jeu,
Oſe quelquefois entreprendre
De ſuborner & de ſurprendre
La jeuneſſe, quand il a beu.

(Remi Belleau.)



ΕΙΣ ΡΟΔΟΝ. (B. 53.)

Στεφανηφόρου μετ' ἦρος
μέλομαι ῥόδον τέρεινον
. . . .
σὺν δ', ἕταιρ' ἄεξε μέλπων.

V. 3. — Sous ce vers, dont le texte est très controversé, Mme Dacier, qui n'est pas en reste de compliments avec son mari, donne cette note : « συνέταιρε δ' αὖξε μολπήν, mon amy,

Τόδε γὰρ θεῶν ἄημα,
τόδε καὶ βροτῶν τὸ χάρμα,
Χάρισιν τ' ἄγαλμ' ἐν ὥραις,
πολυανθέων τ' Ἐρώτων
ἀφροδίσιόν τ' ἄθυρμα.
τόδε καὶ μέλημα μύθοις,
χαρίεν φυτόν τε Μουσῶν·
γλυκὺ καὶ ποιοῦντα πεῖραν
ἐν ἀκανθίναις ἀταρποῖς·
. . . .
γλυκὺ δ' αὖ λαβόντα θάλπειν
μαλακαῖσι χερσὶ κούφαις
προσάγειν τ' Ἔρωτος ἄνθος.
τί δὲ φῶ; τί δ' ἂν τὸ τερπνὸν
θαλίαις τε κἀν τραπέζαις
Διονυσίαις θ' ἑορταῖς
δίχα τοῦ ῥόδου γένοιτ' ἄν;
Ῥοδοδάκτυλος μὲν Ἠώς,
ῥοδοπήχεες δὲ Νύμφαι,
ῥοδόχρους δὲ κἀφροδίτα
παρὰ τῶν σοφῶν καλεῖται.
τόδε καὶ νοσοῦσιν ἀρκεῖ,
τόδε καὶ νεκροῖς ἀμύνει,

---

aide à chanter. Et sur cela, ajoute-t-elle, M. Dacier a fait une fort belle conjecture. Il croit que cette ode a été écrite en forme de dialogue, et qu'il y a deux personnages qui chantent tour à tour. La manière dont l'ode est écrite le prouve manifestement, c'est pourquoi je l'ai fait imprimer comme il l'a distinguée, afin que les personnages (Anacréon et son ami) ne soient pas confondus. » Ajoutons que cette conjecture n'est pas improbable.

τόδε καὶ χρόνον βιᾶται·
χαρίεν ῥόδων δὲ γῆρας
νεότητος ἔσχεν ’οδμήν.
Φέρε δὴ φύσιν λέγωμεν·
χαροπῆς ὅτ’ ἐκ θαλάσσης
δεδροσωμένην Κυθήρην
ἐλόχευσε πόντος ἀφρῷ,
πολεμόκλονόν τ’ ’Αθήνην
κορυφῆς ἔδειξεν ὁ Ζεύς,
φοβερὰν θέαν ’Ολύμπῳ,
τότε καὶ ῥόδων ἀγητόν
νέον ἔρνος ἤνθισε χθών,
πολυδαίδαλον λόχευμα·
μακάρων θεῶν δ’ ὅμοιον
ῥόδον ὡς γένοιτο, νέκταρ
ἐπιτέγξας ἀνέθηλεν
ἀγέρωχον ἐξ ἀκάνθης
φυτὸν ἄμβροτον Λυαῖος.

V. 39. — Nous donnons à partir de ce vers le texte grec de Henri Estienne et sa traduction latine :

μακάρων θεῶν δ’ ὅμιλος,
ῥόδον ὡς γένοιτο, νέκταρ
ἐπιτέγξας, ἀνέτειλεν
ἀγέρωχον ἐξ ἀκάνθης
φυτὸν ἄμβροτον Λυαίου.

Superumque turba divum
Rosa ut esset, irrigantes
Nectar suum, e rubeto
Insigne procrearunt
Germen patris Lyœi.

LES LOUANGES DE LA ROSE

Amy, je veux chanter l'honneur,
L'honneur de ceſte heureuſe fleur,
De ceſte Roſe printaniere,
De ceſte Roſe familiere
Et compagne du temps fleuri,
Si de toy je ſuis favori.

O Roſe a la fueille pourpree,
Roſe qui la bouche ſacree
Et la douce haleine des Dieux
Combles d'un parfum gracieux :
Roſe des hommes les delices,
Des Graces les douces blandices,
La favorite des Amours
Fleuriſſans en leurs plus beaux jours :
Le baiſer & la mignardiſe
De Venus, la ſeule entrepriſe
Et le ſoing des poetes vanteurs,
La plante & faveur des neuf Sœurs :
Meſme c'eſt choſe gracieuſe
Par dedans la ronce eſpineuſe
De la cueillir & dans la main
Luy voir eſpanir ſon beau ſein.

C'eſt elle entre autres qui fleuronne
Sur les tortis d'une couronne :
C'eſt elle ſeule des feſtins
L'honneur, & des ſacres divins

De Bacchus : bref ſans la fleur d'elle
Nulle choſe ne ſe dit belle.
L'aurore a de roſes les dois,
Les Nymphes des eaux & des bois
En ont les bras, & la Cyprine
En porte la couleur pourprine.
Elle profite aux langoureux,
Aux malades & aux fiévreux,
Meſme a ceux que la mort cruelle
A mis en la nuict eternelle.

Elle dompte & force le temps,
Et retient en ſes plus longs ans
L'odeur de la freſche jouvance.
Or ſus donc chantons ſa naiſſance,
Et comme elle a premierement
En terre pris accroiſſement.
Quand Venus encor rouſoyante
Deſſus l'écume blanchiſſante
Apparut au milieu de l'eau,
Et quand Pallas hors du cerveau
De Jupiter, toute animee,
De teſte en pied ſaillit armee,
La terre fort féconde alors
Heureuſement pouſſa dehors
Le germe ſacré de la Roſe
Qu'elle avoit en ſon ſein encloſe :
Induſtrieux enfantement !
Puis tous les Dieux enſemblément
L'arroſerent du ſainct breuvage
Qu'ils ont aux cieux pour leur uſage.

Ainſi le celeſte troupeau
Tira de l'eſpineux rameau,
Et fit naiſtre en robe pourpree
La Roſe a Bacchus conſacree.

(Remi Belleau.)

IMITATION DE RONSARD

La roſe eſt l'honneur d'un pourpris,
La roſe eſt des fleurs la plus belle,
Et deſſus toutes a le pris :
C'eſt pour cela que je l'appelle
La violette de Cypris.

La roſe eſt le bouquet d'amour
La roſe eſt le jeu des Charites,
La roſe blanchit tout autour
Au matin de perles petites,
Qu'elle emprunte du poinct du jour.

La roſe eſt le parfum des dieux,
La roſe eſt l'honneur des pucelles,
Qui leur ſein beaucoup aiment mieux
Enrichir de roſes nouvelles
Que d'un or tant ſoit précieux.

Eſt-il rien sans elle de beau ?
La roſe embellit toutes choſes.

Venus de roſes a la peau,
Et l'Aurore a les doigts de roſes,
Et le front le Soleil nouveau.

Les Nymphes de roſes ont le ſein,
Les coudes, les flancs et les hanches;
Hebé de roſes a la main,
Et les Charites, tant ſoient blanches
Ont le front de roſes tout plein.

Que le mien en ſoit couronné,
Ce m'eſt un laurier de victoire :
Sus, appelon le deux-fois-né,
Le bon pere, & le faiſons boire,
De cent roſes environné.

Bacchus, eſpris de la beauté
Des roſes au fueilles vermeilles,
Sans elles n'a jamais eſté,
Quand en chemiſe ſous les treilles
Il boit au plus chaut de l'eſté.

(RONSARD, *Odes*, II, 292, Bibl. elz.)

Ronsard termine encore un sonnet à la louange de la Rose par ces vers qui sont une réminiscence anacréontique :

De toy les Nymphes ont les coudes & le ſein,
De toy l'Aurore emprunte & ſa joue & ſa main,
Et ſon teint ceſte là qui d'Amour eſt la mère.

(*Amours*, t. I, 152.)

ROSE DES DIEUX ALEINE SAINTE, ETC.

Rofe des Dieux aleine fainte,
Rofe des hommes le plaifir,
Ou des graces l'image peincte,
Si au temps on la veut choifir
Que les amours de mille fleurs
Coronnent leurs douces faveurs.

De Venus jouet & deduit
Subject au poete plaifant,
La fleur qui mieux aux Mufes duit.
Encor' y a plaifir faifant
Une entreprife pour l'avoir
Au Rofier efpine fe voir.

Mais plaifir plus grand fe prefente
Quand une main douce & legiere
Cœueille cefte Rofe plaifante
Et la rend au nez prifonniere
Dont f'efchauffant la belle fleur
Peu a peu fleftrit fa couleur.

Rofe bien duifante aux bouquets,
Plaifante a Bachus le bon pere,
Duyfant aux feftins & banquets,
Sans elle que fauroit-on faire ?
Toute beauté d'elle fe nomme,
Et de fa grace fe renomme.

La delicate main d'Aurore
Du nom de la Rofe eft louee;
Mefme Venus que l'on adore
De couleur de rofe eft douée;
Et les bras que les Nymphes ont
Du nom de rofe louez font.

C'eft pour les malades fecours,
C'eft pour les mortz quelque deffence.
Elle peut bien vaincre ce cours
Du cruel temps qui tout offenfe:
Ne voit on pas que la vieilleffe
De la rofe fent fa jeuneffe?

Difons donc en douce mefure
La façon dont elle fut nee:
Quelle fut la faifon & l'heure
Ou la Rofe nous fut donnee.
Bon eft de chofe tant divine
Sçavoir la fource & l'origine.

Quand la mer en façon nouvelle
D'efcume Venus enfanta,
Et du fommet de la cervelle
De Jupiter Pallas fauta,
Pallas qui les guerres remue,
Et la paix en tumulte mue.

La terre de fa part voulut,
Pour ne fembler la moins feconde
Enfanter chofe qui valut
Pallas & Venus en ce monde,

Et produit en ſa couche heureuſe
Le Roſier, plante merveilleuſe.

Puis les Dieux pour faire la roſe,
Le Roſier de nectar tremperent ;
La fleur ſoudain on vit eſcloſe
Que de l'eſpine ilz retirerent :
Ainſi de l'eſpine fut née
La Roſe a Bachus deſtinée.

(1573. Richard Renvoisy, *Odes d'Anacréon mises en musique.*)



ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ ΟΜΟΙΩΣ. (B. 51.)

Ὅτ' ἐγὼ νέων σ' ὁμίλῳ
ἐσορῶ, πάρεστιν ἥβα·
τότε δή, τότ' ἐς χορείην
ὁ γέρων ἐγὼ πτεροῦμαι.
περιμαίνομαι, Κυβήβα·

V. 1. — « Les deux premiers vers grecs sont corrompus et ne font aucun sens », dit Mme Dacier. Bergk a fini par les rendre intelligibles ; son commentaire est à lire tout entier.

V. 5. — περιμαίνομαι est une heureuse correction de Saumaise. Les éditions premières donnaient, comme celle de Mme Dacier, comme celle de Brunck encore : περίμεινόν με Κυβήβα, ce qui explique la traduction de Belleau.

παράδος · θέλω στέφεσθαι·
πολιὸν δὲ γῆρας ἐκδὺς
νέος ἐν νέοις χορεύσω.
Διονυσίης δέ μοί τις
φερέτω ῥοῦν ἀπ' ὀπώρης,
ἵν' ἴδῃ γέροντος ἀλκὴν
δεδαηκότος μὲν εἰπεῖν,
δεδαηκότος δὲ πίνειν,
χαριέντως δὲ μανῆναι.

DE SOY MESME

Auſſi toſt que je tiens propos
Seulet avecques ma maiſtreſſe,
Auſſi toſt j'entre en allaigreſſe,
Et vieillard je dance diſpos.

Cybelle demeure avec nous,
De roſes que l'on me couronne,
Loing de moy, vieilleſſe griſonne,
Dieux, je rajeunis entre vous!

V. 6. — παράδος est suspect; aussi Henri Estienne corrigeait ῥόδα δός, mais dit Bergk : « Cybelæ sacris violæ magis quam rosæ conveniunt ».

V. 7. — Édit. anc. : πολιὸν ἐκὰς δὲ γῆρας, vers exactement traduit par Belleau.

Donnez-moi de cefte liqueur,
De cefte liqueur preffuree
Du grain de la vigne pampree,
Pour voir un vieillard de bon cœur,

Un vieillard encor bien appris
De bien parler et de bien boire,
Et qui de fureur et de gloire
Encor quelquefois eft épris.

(Remi Belleau.)



ΕΙΣ ΕΡΩΝΤΑΣ. (B. 26 B.)

Ἐν ἰσχίοις μὲν ἵπποι
πυρὸς χάραγμ' ἔχουσιν·
καὶ Παρθίους τις ἄνδρας
ἐγνώρισεν τιάραις.
ἐγὼ δὲ τοὺς ἐρῶντας
ἰδὼν ἐπίσταμ' εὐθύς·
ἔχουσι γάρ τι λεπτόν
ψυχῆς ἔσω χάραγμα.

V. 7. — « Il y a dans le grec, dit Mme Dacier : *Ils ont dans le cœur*, etc. Mais j'ay changé cela dans ma traduction, parce qu'il est impossible de voir dans le cœur, et je trouve qu'il est plus naturel de dire que l'on connaît les amans à une marque qu'ils ont aux yeux, qu'à une qu'ils ont au cœur. » Charmante remarque de la savante helléniste qui montra que, malgré son amour pour le grec, elle était bien restée *femme*.

QU'ON COGNOIST LES AMOUREUX

Les chevaux pour les mieux cognoiſtre,
Bien ſouvent à la cuiſſe dextre
Portent une marque de feu :
On cognoiſt le Parthe barbare
A la façon de ſa tiare :
Et moy auſſi toſt que j'ai veu
Un amoureux, je le devine,
Car il porte dans ſa poitrine
Un ſignal qui paroiſt un peu.

(Remi Belleau.)

Cette gentille odelette me rappelle ces vers superbes d'Alfred de Musset :

Heureux un amoureux ! — Il ne ſ'enquête pas
Si c'eſt pluie ou gravier dont ſ'attarde ſon pas.
On en rit, c'eſt haſard ſ'il n'a heurté perſonne,
Mais ſa folie au front lui met une couronne,
A l'épaule une pourpre, et devant ſon chemin
La flûte et les flambeaux, comme un jeune Romain !

(*Mardoche*, Premières poésies, 128).

Un moderne, Sainte-Beuve, a essayé de calquer « ces lignes si fines, d'une touche si simple ».

Le fier courſier porte à ſa croupe
Du fer brûlant le noir affront ;

Le Parthe orgueilleux, dans un groupe,
Se détache, thiare au front ;
Et moi, je ſais d'abord celui qu'Amour enflamme :
Il porte un petit ſigne au dedans de ſon âme.



ΕΙΣ ΠΩΛΟΝ. (*Poetæ melici,* p. 275, Bergk.)

Πῶλε Θρηκίη, τί δή με λοξὸν ὄμμασιν βλέπουσα
νηλεῶς φεύγεις, δοκέεις δέ μ' οὐδὲν εἰδέναι σοφόν;
ἴσθι τοι, καλῶς μὲν ἄν τοι τὸν χαλινὸν ἐμβάλοιμι,
ἡνίας δ' ἔχων στρέφοιμί σ' ἀμφὶ τέρματα δρόμου.
νῦν δὲ λειμῶνάς τε βόσκεαι κοῦφά τε σκιρτῶσα παίζεις·
δεξιὸν γὰρ ἱπποσείρην οὐκ ἔχεις ἐπεμβάτην.

Cette pièce absente de l'édition de Henri Estienne manque dans Belleau. Elle a été traduite ou plutôt imitée par Ronsard et Baïf. Elle est d'Anacréon.

~~~~~

ODE

Pourquoy, comme une jeune poutre,
De travers guignes-tu vers moy ?
Pourquoy, farouche, fuis-tu outre
Quand je veux approcher de toy ?
~~~~~

Tu ne veux fouffrir qu'on te touche;
Mais fi je t'avais fous ma main
Affeure-toi que dans ta bouche,
Bientoft je t'aurois mis le frein.

Puis te voltant à toute bride,
Soudain je t'aurois fait au cours,
Et te piquant ferois ton guide
Dans la carriere des amours.

Mais par l'herbe tu ne fais ores
Que fuivre des prez la fraicheur,
Pour ce que tu n'as point encores
Trouvé quelque bon chevaucheur.

(Ronsard, *Odes*, t. II, 288, Bibl. elz.)

~~~~

D'UNE JEUNE FUIARDE

Petite pouliche farouche,
Mais pourquoy de tes yeux pervers
M'aguignant ainfi de travers,
Ne fouffres-tu que je te touche?

Comme une geniffe qui mouche
Tu fauteles par les prés vers :
Tu te pers enfemble et me pers
Ne voulant point que je t'aprouche.
~~~~

Ne m'eſtimes-tu qu'une ſouche?
Crois-tu que je ne ſçache rien?
Si fay, ſi fay : je m'entan bien
A mettre le mors en la bouche.

Je ſçay comme c'eſt que l'on dreſſe
La cavale qu'il faut choier,
La domtant ſans la rudoier;
J'en ſçay la façon et l'adreſſe.

Je ſçay manier à paſſades,
A ſaut, à courbetes, à bond,
En toutes mains, en long, en rond,
Et ne creindray point tes ruades.

Arreſte, pouliche farouche,
Modere ta courſe et ton cœur;
Apran ſi je ſuis bon piqueur,
Et pran le mors dedans la bouche.

(Baïf, *Poés. choisies*, 256, Becq de Fouquières.)

Cette imitation de la seconde ode anacréontique nous avait échappé. Elle devrait suivre la pièce de Remi Belleau intitulée : « *Que Nature a donné une particulière force et vertu à chacun* », p. 5.

Nature fit preſent de cornes aux taureaux,
Et pour armes de crampe et de ſole aux chevaux,

Aux poiſſons du nouer, et aux aigles d'adreſſe
De trencher l'air ſoudain, aux lievres de viſteſſe,
Aux ſerpens du venin enveloppé dedans
Leur queue et leur gencive, et aux lions des dents,
A l'homme de prudence; et n'ayant plus puiſſance
De donner comme à l'homme, aux femmes la pru-
[dence,
Leur donna la beauté pour les servir en lieu
De piſtolets, de dards, de lances et d'eſpieu;
Car la beauté, Nicot, d'une plaiſante dame,
Surmonte hommes et Dieux, les armes et la flame.

(Ronsard, *Bibl. elz.*, VI, 272.)





LEXIQUE

Adonc, donc.
Aime-chanſon, un de ces mots composés fréquents chez les poètes du XVIe siècle. On remarquera les suivants : *porte-lance, terre-née, cuisse-né, deli-soing, chasse-peine, deux-fois-né, tu-mere.*
Amoureau, petit amour.
Amouret, même signification.
Arondelle, hirondelle.
Atainte, adj., semble signifier « poignant ».
Avette, abeille.

Baller, danser.
Beſtelette, petite bête.
Blandice, caresse.
Boete, mot grec qui désigne la constellation du Bouvier.

Caquetard, bavard.
Ceſton, ceinture.
Charites, les Grâces.
Coute, je ne saurais définir ce mot qui peut-être signifie « appui, chevalet ».
Crampe, terme de maréchalerie, synonyme de *crampon.*
Creſpelet, frisotté.

Delivre, libre.
Dehait, joyeux (il faudrait plutôt lire *de hait*, avec joie.)
Deſchocher, décocher.
Deſpit et *depit,* dépité.
Duire, convenir.
Duiſant, convenable.

Emmuſquer, parfumer de musc.
Enfançon, petit enfant.

Enſemblément, ensemble.
Eſchauguetter, épier.
Eſpoindre, piquer.

Gerſon, aiguillon, piqûre.
Greve, jambe.

Ja, déjà.
Jarter, lier avec des jarretières.
Jeunement, à la façon des jeunes gens.

Langager, bavard.
Larmette, dim. de larme.

Marine, la mer.
Meliſſette, petite abeille.
Mingrelet, maigrelet.
Moucher, être piqué des mouches.
Murmure, parole magique.

Nouer, faire traverser à la nage, nager.
Œillader, regarder.
Onc, jamais.
Ores, maintenant.
Orin, d'or

Panchotter, dim. de pencher.
Pervers (yeux), louches.
Pieça, il y a longtemps.
Pointure, piqûre.
Pourprissant, qui prend la couleur de pourpre.
Poutre, pouliche.

Rebroſſé, retroussé.
Reſeuil, réseau.
Riban, ruban,

Sacre, sacrifice, cérémonie.
Sanable, guérissable.
Semondre, appeler, avertir.
Sommeillere, adj. fém., qui provoque au sommeil.

Tortis, couronne, guirlande de fleurs.
Trémine (?)



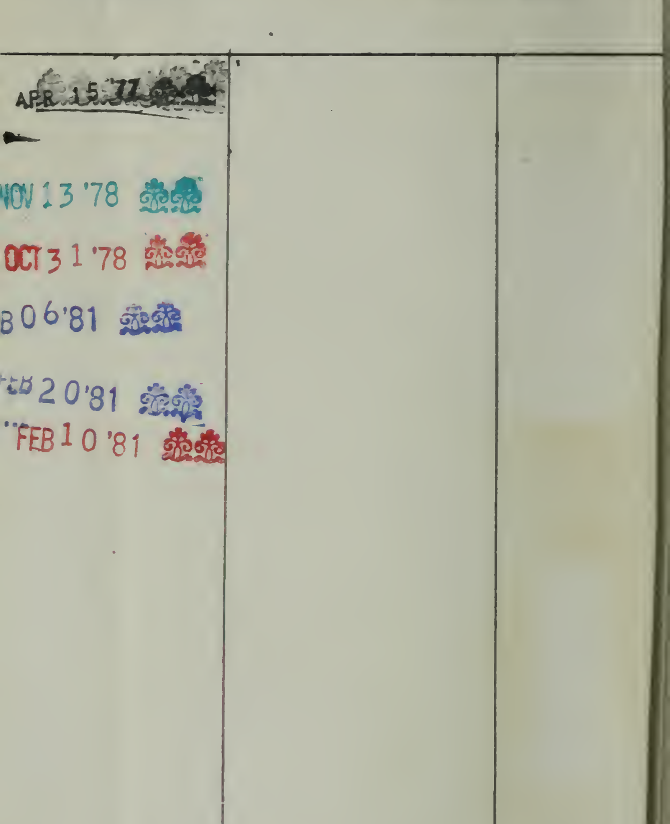
TABLE



Achevé d'imprimer

par LEMALE & C[ie]

au Havre, le 10 septembre 1891.


APR 15 '77
NOV 13 '78
OCT 31 '78
06 '81
20 '81
FEB 10 '81

CE

